

LA RÉSISTANCE BELGE



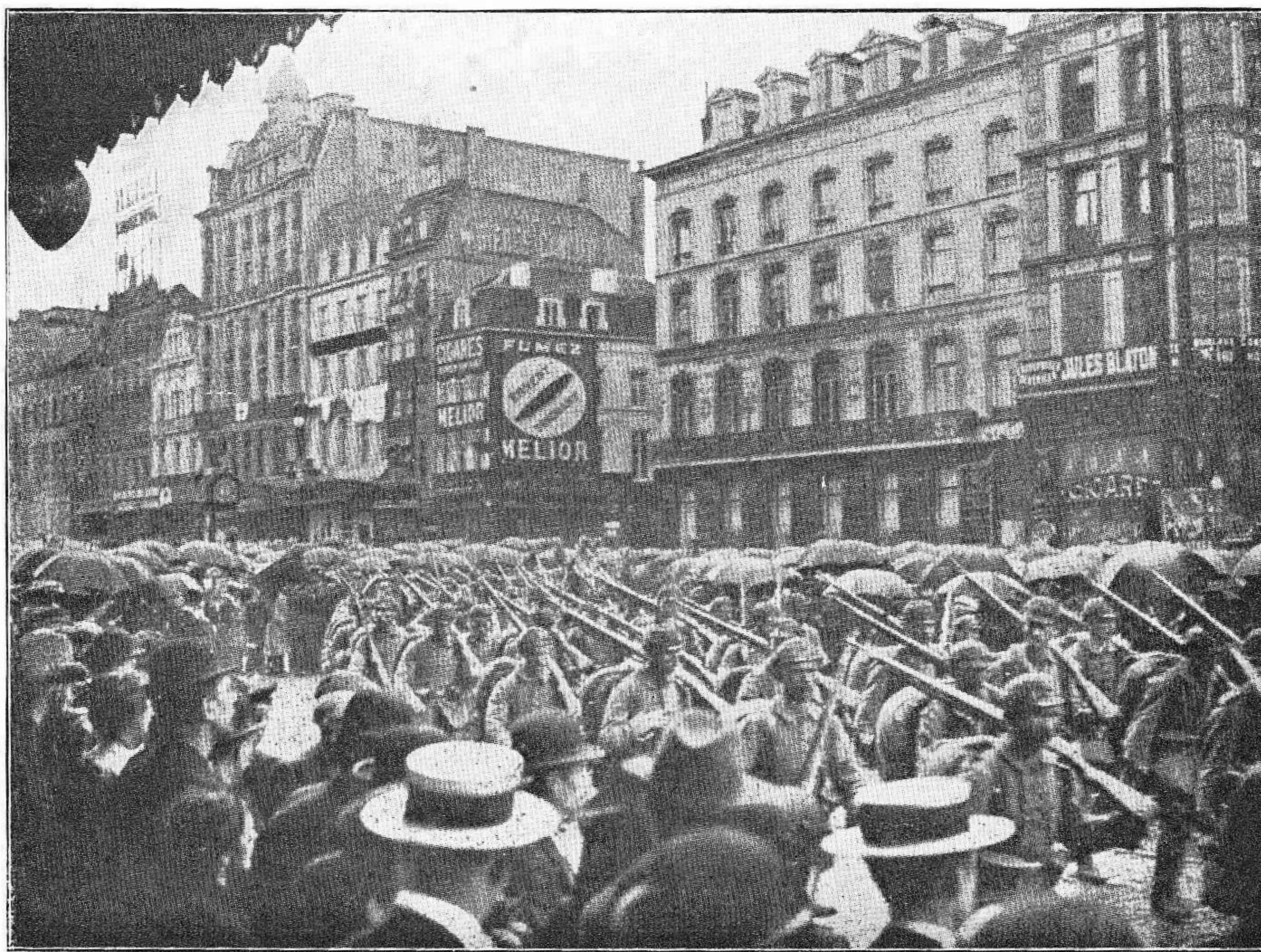
NOUS nous rappellerons toujours ces premiers jours d'août 1914 et l'élan d'enthousiasme qui les accompagna. C'était une confiance absolue et sans crainte dans la justice de notre cause. On n'envisageait pas le danger, on ne calculait pas le risque. Il semblait que ces beaux mots : honneur et droit continssent en eux-mêmes la vertu qui devait nous défendre.

Et, de fait, les premiers événements paraissaient répondre à la force de nos espérances. La France mobilisait dans l'ordre et dans le calme ; l'Angleterre embrassait notre cause ; la Russie jetait ses armées aux frontières orientales de l'empire allemand, et, chez nous, notre armée s'organisait sur le pied de guerre. Liège résistait, et nous avons cette première gloire de voir l'Allemagne arrêtée dans sa course, qu'elle croyait impétueuse, vers la terre de France. Quelques jours plus tard, Liège tombait pourtant, mais nos courages n'étaient pas abattus par ce premier revers. Haelen était une victoire nouvelle, et qu'importaient quelques échecs passagers à ceux qui avaient pour alliés et pour soutiens le puissant empire de Russie, la grande République française et l'Angleterre avec sa flotte invincible, ses richesses sans nombre et ce pouvoir auquel une pensée presque superstitieuse attribuait le don du lent et énergique triomphe.

Cependant, il arriva, vers la mi-août, que la fortune de nos armes changea. La veille encore, les communiqués officiels annon-

çaient la résistance de notre armée, et brusquement elle céda le terrain, elle recula et se mit sous la protection des forts d'Anvers, dernier refuge, avait-on coutume de dire, de notre nationalité ; Bruxelles, capitale de la Belgique, fut envahie par les troupes allemandes. Journée inoubliable ; au plus fort de nos espoirs, l'ennemi entra en maître dans la ville. On hésitait encore à croire que ce fût vrai. On voulait douter quand même. Et cependant l'événement inattendu se produisit. Par la chaussée de Louvain, les armées

allemandes pénétrèrent sur le territoire de Bruxelles. Il était midi quand les premières troupes montées foulèrent le sol de la capitale, et jusque dans la nuit, et pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent, le monstrueux défilé continua.



Les Allemands à Bruxelles. — Défilé place Rogier.

Ils passaient sans cesse les hommes de l'infanterie, de la cavalerie, du génie ; le fer battait le pavé des rues, les lourds canons produisaient un bruit sourd et murmurant, les cuisines de campagne rendaient un son grêle de ferrailles heurtées ; et au milieu de ces rumeurs diverses, on entendait, les dominant toutes, le chant des soldats, pareil à des hymnes, le *Wacht am Rhein*, et ce chant étrange, aux rudesses barbares terminées par des sonorités latines : *Victoria! Victoria!* La victoire! la victoire! la victoire! pas la leur, la nôtre, qui devait cependant se faire attendre longtemps encore...

On songeait, en les voyant, à ces grandes invasions dont nous parle l'histoire. " Que de fer!

Que de fer! " s'écriait le roi Bérenger en regardant les troupes

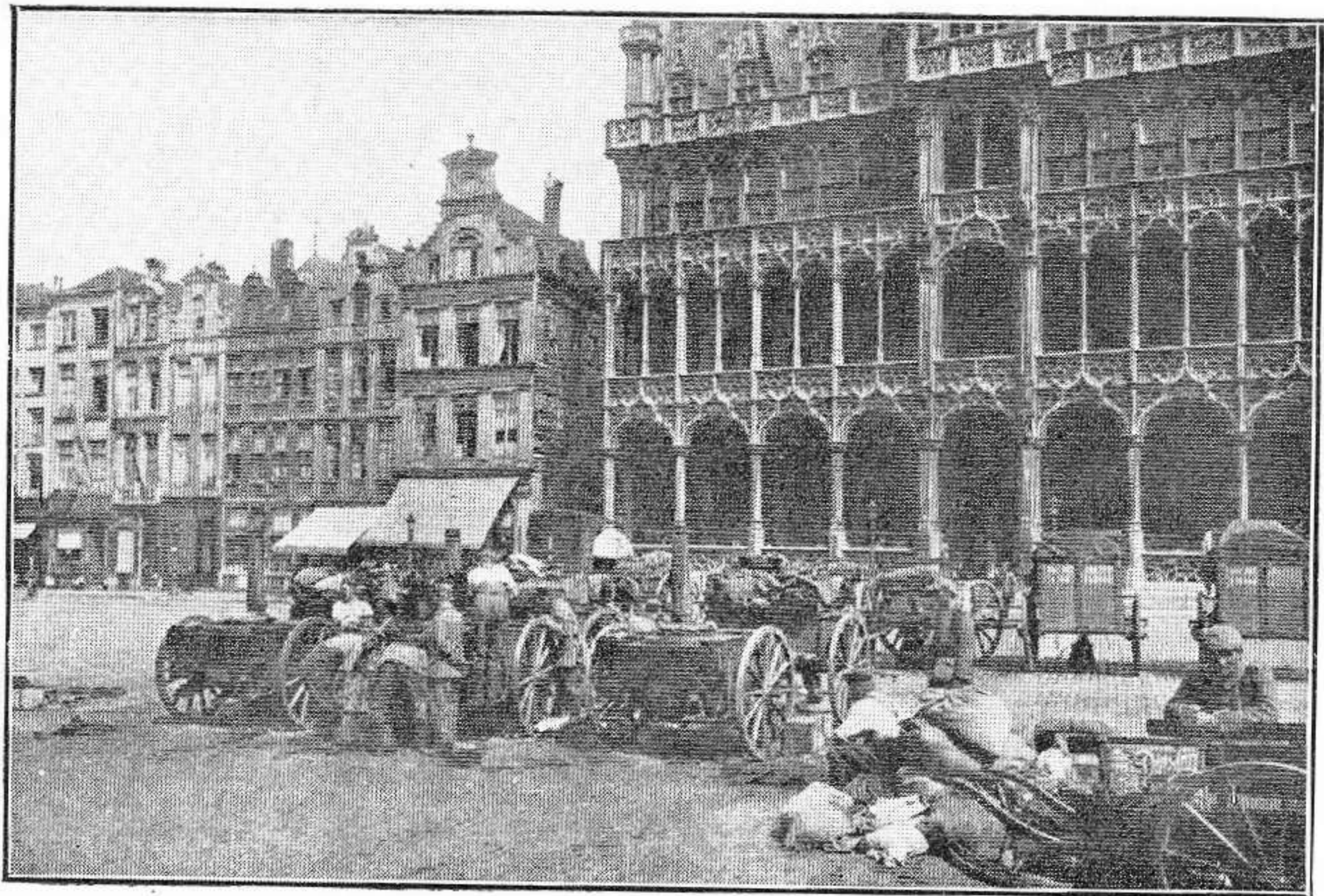


Fanion blanc improvisé par l'administration communale de Bruxelles pour entrer en pourparlers avec l'armée allemande.

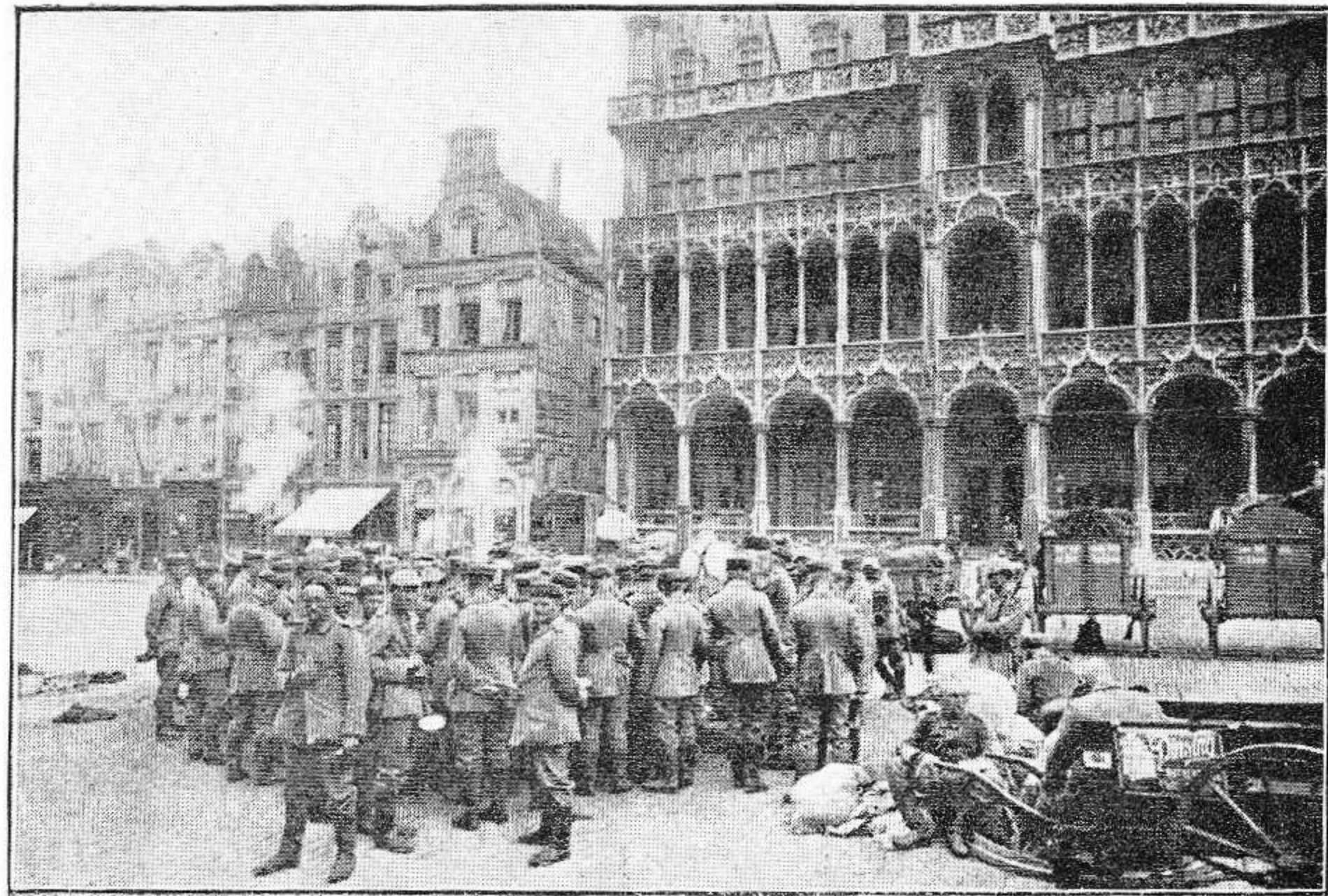
des Francs dévaler des Alpes à travers les plaines d'Italie. Que de fer! fer des pontons, fer des canons formidables, fer des mitrailleuses, des fusils et des lances. Les Huns passaient, pareils à leurs ancêtres! Mais on ne les considérait pas avec terreur. Ils ne semaient pas l'effroi autour d'eux, car la foule massée sur les trottoirs songeait aux troupes des Alliés qui les attendaient là-bas prêtes à subir leur choc et à les écraser. On ne craignait pas la défaite, on n'y pensait même pas.

Quels étaient les sentiments qui agi-

taient l'esprit de ces hommes et de ces femmes regardant passer avec curiosité ces troupes innombrables? J'en vis qui pleuraient de rage, j'en vis qui s'efforçaient de crier et ne pouvaient proférer aucun son ; j'en vis dont les joues et les lèvres étaient



Les cuisines de campagne sur la Grand'Place,



La distribution de la soupe.

pâles et qui cependant jetaient à ces soldats étrangers des regards de colère et de défi.

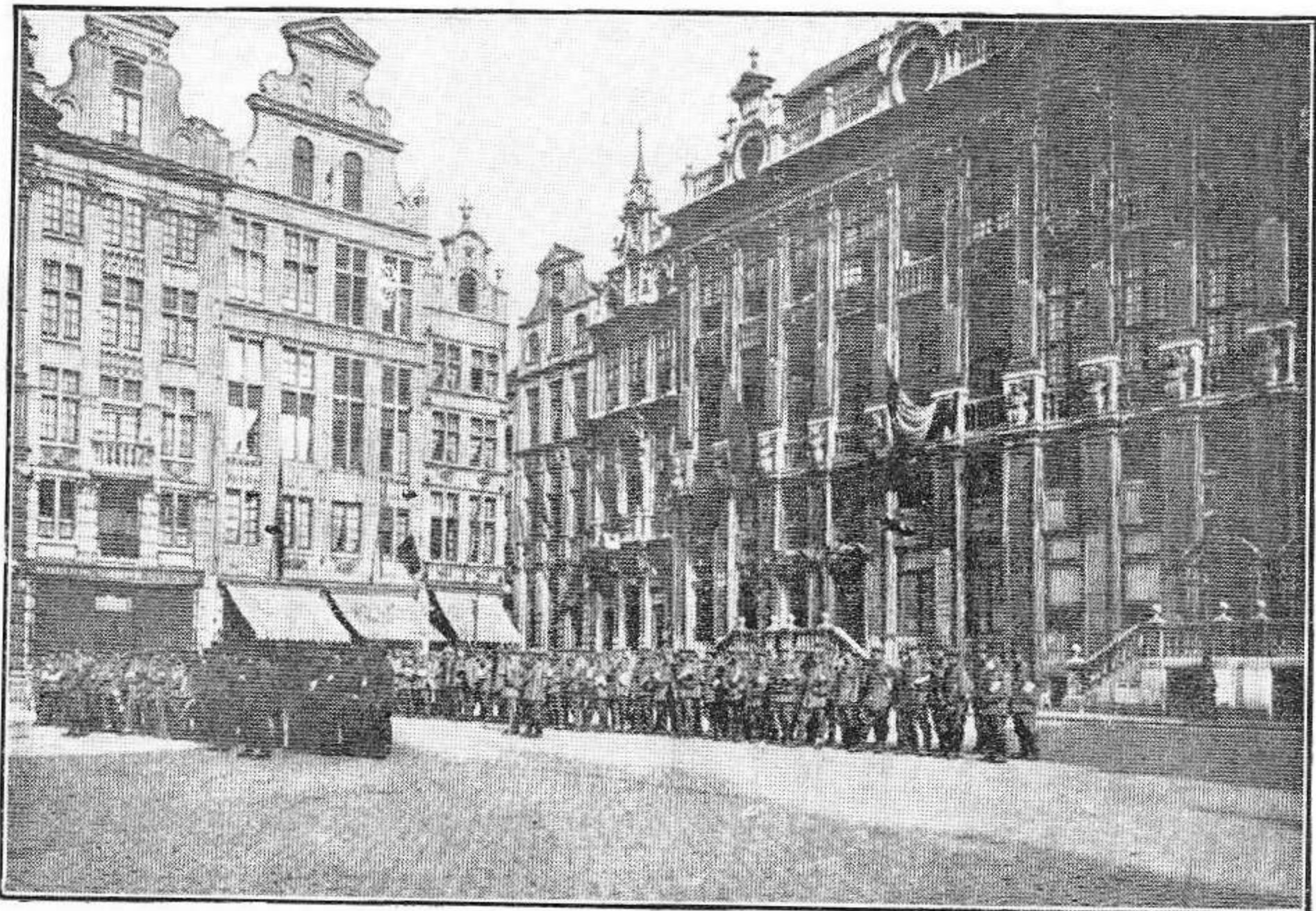
Sur le passage de l'armée allemande, toutes les maisons étaient closes, comme des visages qui se ferment à la lumière du dehors et ne veulent pas contempler un spectacle funeste. On avait enlevé des fenêtres les drapeaux joyeux qui, hier, y flottaient encore. On ne les avait pas dissimulés par crainte, on les avait dérobés aux regards de l'étranger impie pour que ces saintes étoffes ne fussent pas profanées et qu'elles ne lancassent pas dans l'air l'éclair lumineux de leurs couleurs. Et, la nuit, le défilé s'arrêta, les canons se fixèrent au sol, les véhicules barbares, aux formes étranges, venus des campagnes du Harz et de Poméranie, formèrent dans la nuit de grandes ombres, près desquelles, sur le bord du trottoir des rues et des avenues, des hommes sans nombre dormaient d'un lourd sommeil, fatigués. La ville toute entière avait été souillée par l'envahissement des hordes ennemies. Et cependant ce jour, qui n'était point pour nous un jour de honte mais un jour d'indignation et de colère, avait pris une signification particulière, car



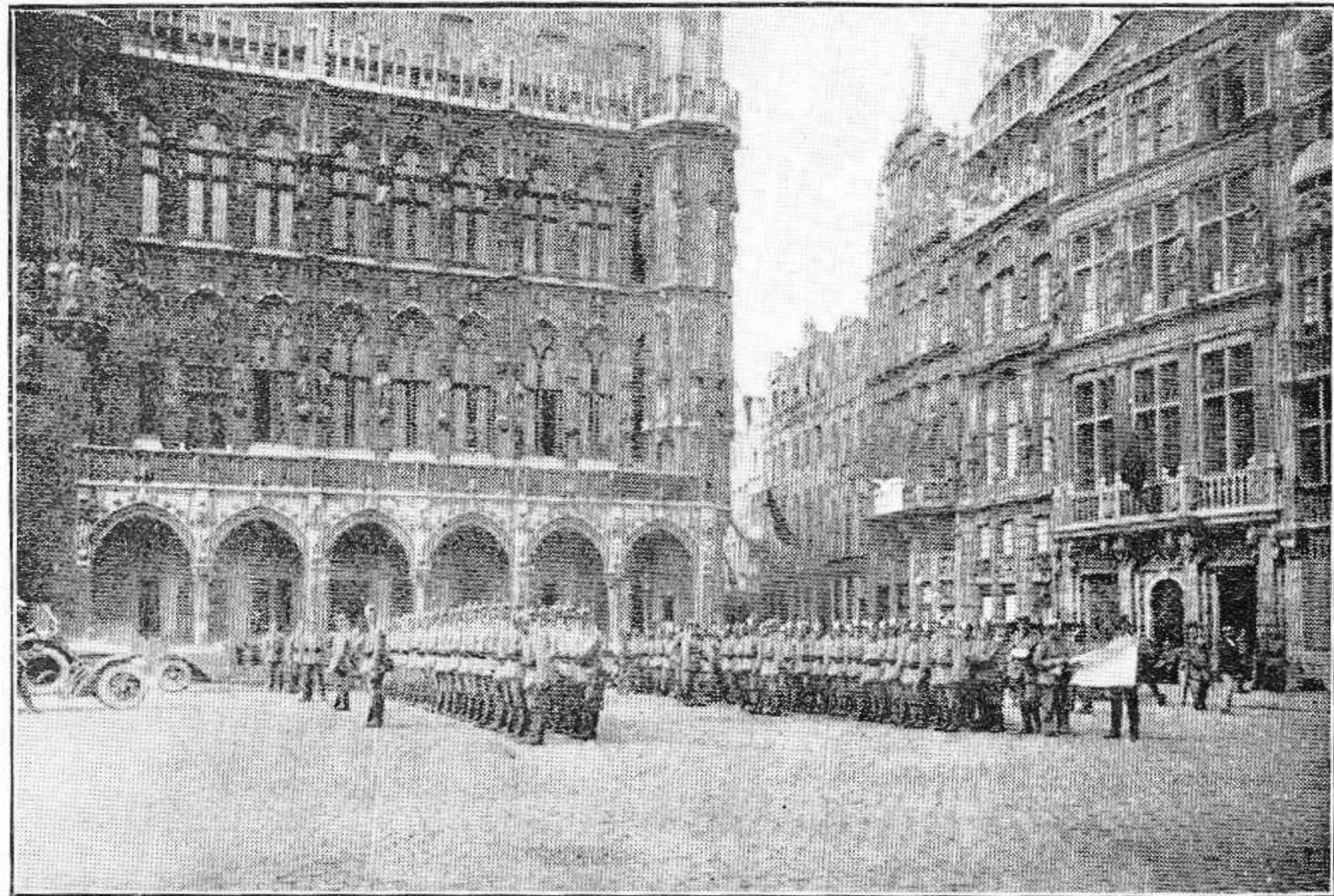
Adolphe Max

c'était de ce jour que datait la résistance de la population civile, résistance héroïque qui allait se continuer, sans défaillir, pendant quatre ans et demi.

Un homme a commencé ce jour-là même cette résistance : c'est le bourgmestre de Bruxelles, M. Adolphe Max. Dès le matin, il a fait apposer sur les murs une affiche par laquelle il exhorte ses concitoyens au calme et il la termine par cette phrase où déjà s'affirme une vaillance qui ne se démentira ni dans l'exercice de ses fonctions, ni dans les souffrances de l'exil : " Aussi longtemps que je serai en vie et en liberté, je protégerai de toutes mes forces les droits et la dignité de mes concitoyens. " M. Max fait mieux encore que de parler ou d'écrire, il paie de sa personne ; il s'avance vers l'ennemi aux portes de Bruxelles et tente auprès de lui de vaines négociations. L'ennemi poursuit un but depuis longtemps tracé et étudié dans ses moindres détails, et rien, ni raisonnement, ni supplications, ne pourraient l'en détourner ; et cependant, curieux exemple de ce que peut réaliser la volonté et l'énergie d'un homme, le bourgmestre le fait fléchir sur certains points, ou du moins il obtient de



L'occupation de Bruxelles. — Vers la rue de la Colline.



Les troupes manœuvrent Grand'Place.

Le Gouverneur Allemand de la Ville de Liège, Lieutenant-Général von Kolewe, a fait afficher hier l'avis suivant :

« Aux habitants de la Ville de Liège.

Le Bourgmestre de Bruxelles a fait savoir au Commandant allemand que le Gouvernement français a déclaré au Gouvernement belge l'impossibilité de l'assister offensivement en aucune manière, vu qu'il se voit lui-même forcé à la défensive. »

J'oppose à cette affirmation le démenti le plus formel.

Bruxelles, le 20 août 1914.

Le Bourgmestre,
ADOLPHE MAX

Wichtige Bekanntmachung

Ich verbiete hierdurch auf das strengste einen jeden Maueranschlag, auch von seiten der Stadtverwaltung, ohne meine ausdrückliche Genehmigung.

Brüssel, 31. August 1914.

Der Militärgouverneur,
(Ges.) **VON LUETTWITZ,**
Generalmajor.

Brüssel, le 31 août 1914.

Avis important

Il est strictement défendu, aussi à la municipalité de la ville, de publier des affiches sans avoir reçu ma permission spéciale.

Bruxelles, le 31 août 1914.

Le Gouverneur militaire allemand,
(Signé) **VON LUETTWITZ,**
Général.

Bruxelles, le 31 août 1914.

Affiche de M. Max placardée au lendemain de l'occupation de Bruxelles et réponse du gouverneur allemand.

lui des engagements et qu'il limite l'étendue de ses pouvoirs, de ses exigences et de ses réquisitions. Et quand, après des pourparlers qui ne durèrent pas moins de trois heures, M. Max eut gagné sa cause, il conserva jusqu'au bout sa dignité; il refusa de donner la main au général Jakowsky qui la lui tendait. " Je regrette, Monsieur le général, dit-il, de ne pouvoir, en ces douloureuses circonstances, mettre ma main dans la vôtre, car je ne puis oublier que ma patrie souffre cruellement, et j'espère que vous me comprendrez. " Et ce sont là les premières leçons que le premier magistrat de la cité donne aux Bruxellois : l'énergie et

la dignité dans la résistance, et la population les comprendra pendant les longues années de l'occupation; elle résistera, elle aussi, de toute la force de sa volonté, et quand les nécessités la forceront à se mettre en contact avec les autorités allemandes, elle gardera aussi cette réserve froide et hautaine qui convient à un peuple fier, " qui ne se soumettra jamais ".

Et, le lendemain, les drapeaux, les beaux drapeaux claquant au vent, reparurent aux fenêtres; ils y restèrent de longs jours encore, affirmant notre confiance et notre foi patriotique, comme

BEKANNTMACHUNG

Ich habe mich genötigt gesehen, den Bürgermeister Max wegen dienstwidrigen Verhaltens von seinem Amte zu suspendieren. Er befindet sich in ehrenvoller Haft in einer Festung.

Brüssel, den 26. September 1914.

Der Militär-Gouverneur,
Freiherr von LÜTTWITZ,
Generalmajor.

AVIS

Le Bourgmestre Max, ayant fait défaut aux engagements encourus envers le Gouvernement allemand, je me suis vu forcé de le suspendre de ses fonctions. Monsieur Max se trouve en détention honorable dans une forteresse.

Bruxelles, le 26 septembre 1914.

Le Gouverneur Militaire,
Baron von LÜTTWITZ,
Général.

CHERS CONCITOYENS,

Un avis, affiché aujourd'hui, nous apprend que le Drapeau belge arboré aux façades de nos demeures est considéré comme une « provocation » par les troupes allemandes.

Le Feld-Maréchal von der Goltz, dans sa proclamation du 2 septembre disait pourtant « ne demander à personne de renier ses sentiments patriotiques ». Nous ne pouvions donc prévoir que l'affirmation de ces sentiments serait tenue pour une offense.

L'affiche qui nous le révèle a été, je le reconnais, rédigée en termes mesurés et avec le souci de ménager nos susceptibilités.

Elle n'en blessa pas moins, d'une manière profonde, l'ardente et fière population de Bruxelles.

Je demande à cette population de donner un nouvel exemple du sang-froid et de la grandeur d'âme dont elle a fourni déjà tant de preuves en ces jours douloureux.

Acceptons provisoirement le sacrifice qui nous est imposé, retirons nos drapeaux pour éviter des conflits, et attendons patiemment l'heure de la réparation.

Bruxelles, le 16 septembre 1914.

Le Bourgmestre,
ADOLPHE MAX

Nouvelle Affiche de M. Max qui lui valut la détention en Allemagne.

un défi audacieux à l'insolence des hordes allemandes qui, la rage dans le cœur, les voyaient se déployer librement, semblables à notre indéfectible idéal.

Alors les jours douloureux commencèrent. On entendait au loin tonner le canon. Anvers était investi; un réseau de fer et de feu l'entourait. Un matin, on avait vu passer à travers les rues de Bruxelles de lourds et longs chariots portant les fameux canons autrichiens qui avaient servi à bombarder et à prendre la forteresse de Maubeuge, et on savait qu'ils allaient être braqués maintenant sur celle d'Anvers, "notre réduit national, le dernier refuge de notre nationalité",

comme on avait coutume de dire; et en regardant défilé ces formidables machines de guerre, le cœur du passant se serrait comme s'il avait vu se dérouler devant lui, avec le cortège des bourreaux, l'appareil du supplice préparé pour sa mère ou pour ses fils. Une cruauté raffinée, une cruauté lente et méthodique, semblait être une des méthodes allemandes; il fallait débilité les esprits, amollir les courages, exciter la peur ou l'épouvante parmi une population privée de guides et de soutiens, presque abandonnée à elle-même. Cette lâcheté du fort vis-à-vis du faible, de celui qui possède l'arme formidable de la guerre contre celui qui en est privé, révoltait les consciences. Non, il n'était pas vrai de dire que les nécessités de la guerre les provoquaient. Il était inutile de promener à travers les rues de la ville ces soldats ou ces paysans enchaînés à la manière des criminels, de lancer sans cesse comme un défi à une population souffrante ces proclamations mensongères et injurieuses, de faire appel à la trahison immonde, d'exciter les Belges contre les Belges, de provoquer et de récompenser la délation. C'est là, peut-être, le suprême outrage que nous n'oublierons pas, si jamais on oublie même l'incendie et le pillage d'Aerschot, de Visé, de Louvain et de Dinant.

La nuit, l'horizon s'éclairait au nord de lueurs sinistres. C'étaient les villages qui brûlaient, c'étaient les shrapnells qui traçaient dans l'air le chemin de mouvantes étoiles, c'était Malines qui succombait, que les hordes teutonnes pillaient et incendiaient. Mais Anvers tenait bon. Elle ne tomberait pas: on ne voulait pas qu'elle tombât. Notre résistance, notre foi s'aidaient ainsi de notre volonté. On n'admettait pas les prophéties de malheur, et même si la vérité était fâcheuse, on s'efforçait de l'expliquer, de la commenter, de la redresser dans un sens avantageux. Ce n'était pas une idée puérile qui nous guidait dans cette sorte de systématisation de la réalité des faits. Il fallait avant tout discipliner nos esprits, les tendre sans cesse vers l'énergie et, dans une situation anormale, où toutes les forces

hostiles semblaient dirigées contre nous, trouver des moyens de défense auxquels on n'aurait pas songé en d'autres temps. Je ne puis rien affirmer, mais je crois bien qu'il y eut des personnes qui s'ingénierent à inventer et à répandre parmi la population des nouvelles fausses mais réconfortantes, par lesquelles le courage collectif était entretenu et relevé. Si cette arme fut employée, elle était légitime en face de cette continuelle agression de l'ennemi sur nos âmes, par le moyen de communiqués mensongers et par l'exposé d'hyperboliques victoires.

Et cependant Anvers tomba. L'inattendu se produisit. Le

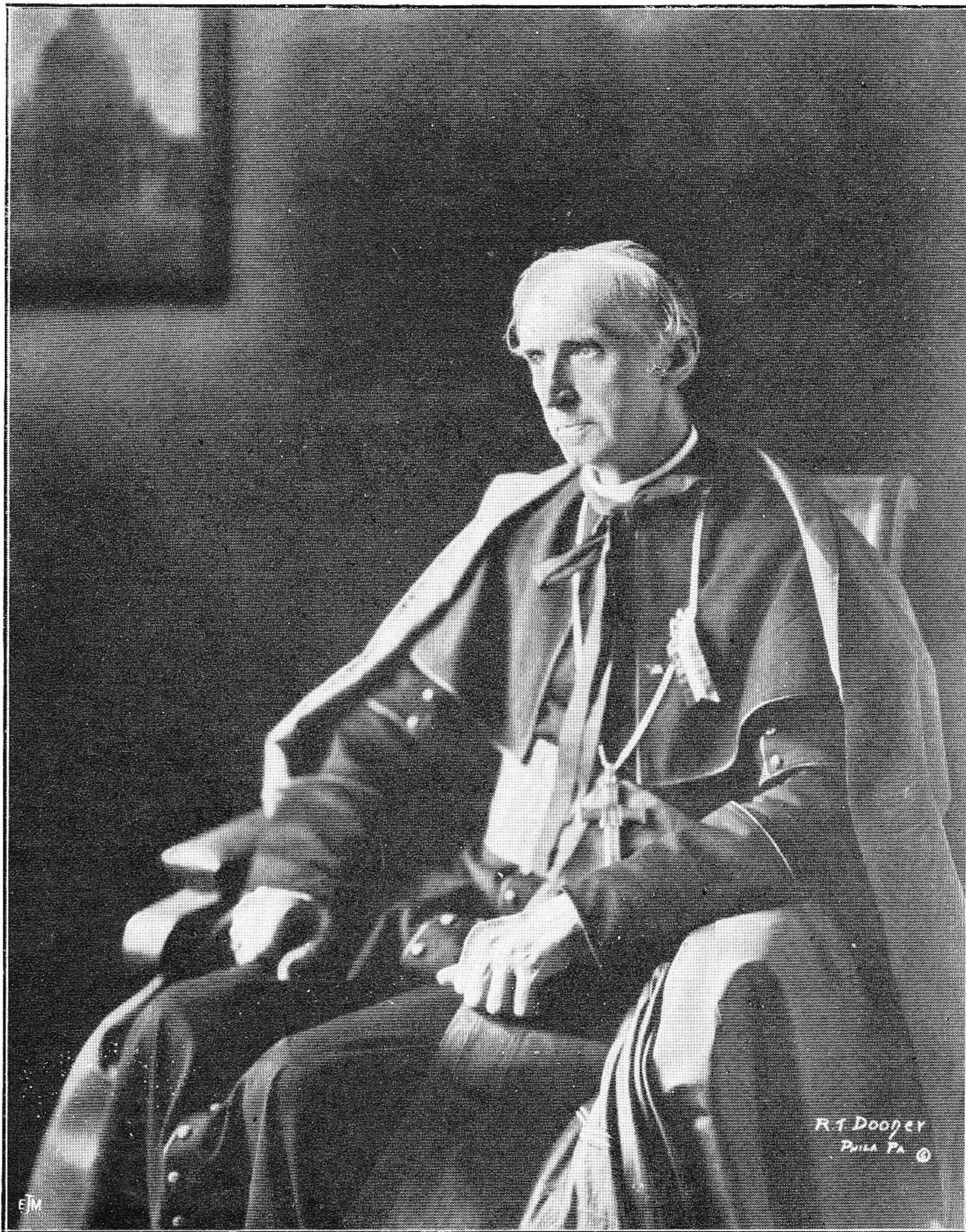
secours, qui paraissait certain, des armées anglaises et françaises ne vint pas. Mais l'angoisse des jours qui suivirent le triste événement disparut vite. On était habitué déjà à remplacer les espoirs déçus par d'autres espoirs plus jeunes et tout aussi vigoureux. On comprit "que les forteresses et même les réduits nationaux" n'avaient plus l'importance qu'on leur prêtait naguère, que cette grande guerre était menée d'après des principes nouveaux auxquels ceux des conflits anciens ne pouvaient être comparés, et la confiance dans la victoire définitive resta intangible dans les esprits.

Deux hommes continuaient d'ailleurs la grande leçon d'énergie: l'un était le bourgmestre de Bruxelles, l'autre était l'archevêque de Malines, le cardinal Mercier, la seule autorité civile qui resta encore, la grande autorité religieuse qui parlait au peuple au nom du ciel et dont la voix, dépassant l'étendue de notre territoire, parlait au monde au nom de la justice et du droit profanés.

M. Max répondait à l'insolence par des affiches conçues en termes simples, mais vi-

brants et énergiques; il répondait aussi à l'injure du jour; il engageait ses concitoyens à conserver, arboré à leurs fenêtres, le drapeau national; il démentait l'audacieuse assertion d'un gouverneur allemand de la ville de Liège; à la colère germanique, il opposait ce calme et cette dignité qui s'accompagnaient toujours de cette douce ironie que l'ennemi ne comprenait qu'avec peine et qui l'exaspérait.

Le duel de ce magistrat contre un vainqueur insolent dura près de deux mois; pour qu'il durât si longtemps, pour que les Allemands supportassent d'entendre cette voix hautaine, qui symbolisait la voix de la Belgique tout entière qui ne voulait pas se soumettre devant les violateurs du droit, il avait fallu qu'elle leur imposât le respect. Ils n'osaient pas arrêter cet homme dont la fierté était faite de toutes nos indignations et de toutes nos colères; et ce ne fut que sous la poussée des haines brutales et grossières du peuple allemand qu'un jour les chefs militaires qui gouvernaient Bruxelles consentirent à arracher le bourgmestre de



*A. D. J. Van J. Mercier
Arch. de Malines*

son siège communal et à lui faire prendre la route de l'exil. Mais qu'importait ! l'exemple avait été donné, et pendant les longues années de l'occupation, le souvenir planerait sans cesse sur nous du vaillant magistrat, pareil aux plus grands héros de l'histoire, et ce souvenir entretiendrait la confiance et la résistance.

Un autre exemple restait, un autre défenseur de la nation : le cardinal Mercier. Les Allemands durent, jusqu'à la fin de la

entendre. Ce n'était pas seulement un prêtre qui parlait, mais un grand citoyen qui relevait les courages. Ses mandements, ses sermons, ses lettres aux autorités allemandes, pour sauvegarder un droit, pour défendre une iniquité, resteront un des plus beaux témoignages de l'élévation et de la grandeur du caractère belge. Qui oubliera jamais les fortes et concluantes paroles de la *Magnanimité de la Belgique*, de *Patriotisme et*



Divers types de boutonniers patriotiques portées sous l'occupation.

guerre, entendre sa grande voix vengeresse. Son caractère sacerdotal, ses prérogatives de prélat romain le protégeaient.

Un grand écrivain français, un philosophe et un idéaliste admiré, M. Georges Goyau, appréciait ainsi l'action de l'archevêque de Malines : " Messagère d'un peuple opprimé, la parole du cardinal n'est pas une parole qui intercède, mais une parole qui proteste ; elle ne plaide pas, elle attaque. Elle ne courbe pas la Belgique devant ses vainqueurs en attitude de suppliante, mais elle leur intime à eux l'ordre de se courber devant quelque chose de plus haut ; elle n'est pas à proprement parler l'avocate des Belges, elle est l'avocate générale du droit lésé. " Nous avons cité ces lignes parce qu'il nous paraît bien qu'on ne pouvait mieux caractériser le rôle que joua le cardinal, qui était celui du peuple belge tout entier, ne pas se courber, parce qu'on était le défenseur du droit.

Il faut rappeler encore les belles paroles par lesquelles le cardinal soutenait le courage du peuple belge. Ce peuple était isolé ; il ne savait rien ou presque rien de ce qui se passait dans le monde ; il fallait le lui dire : " Une première fois à Liège, les admirables soldats belges ont sauvé la France, écrit le cardinal ; une seconde fois en Flandre, ils ont arrêté la marche de l'ennemi vers Calais : la France et l'Angleterre ne l'ignorent point, et la Belgique apparaît aujourd'hui devant elles, et devant le monde entier, d'ailleurs, comme une terre de héros. Jamais de ma vie, je ne me suis senti aussi fier d'être Belge que lorsque, traversant les gares françaises, faisant halte à Paris, visitant Londres, je fus partout le témoin enthousiaste de nos alliés pour l'héroïsme de notre armée. Notre roi est dans l'estime de tous, au sommet de l'échelle morale ; il est seul, sans doute, à l'ignorer, tandis que, pareil au plus simple de ses soldats, il parcourt les tranchées et encourage de la sérénité de son sourire ceux à qui il demande de ne point douter de la patrie. "

Ah ! comme ces paroles avaient besoin d'être dites pour soutenir le courage de ceux qui parfois se sentaient, dans des heures douloureuses, prêts à faiblir, pour reconforter la foi des forts et des vaillants et leur donner la joie complète de leurs espérances.

Dans les moments de détresse, la voix du cardinal se faisait

Endurance, de la *Voix de Dieu*, du *Droit contre la Force*, de *Équité et Charité*, de la *Leçon des événements* ? Quand il parle du haut de la chaire à Sainte-Gudule, le jour des fêtes nationales, la foule se presse pour l'entendre ; croyants et incroyants sont réunis dans une commune foi, dans un culte commun, le culte de la Patrie.

Les jours vont devenir très sombres. La guerre qu'on avait cru très courte, continue des mois et des mois. La victoire de la Marne, soigneusement cachée par les Allemands, habilement dissimulée dans les termes trompeurs des communiqués journaliers, la victoire de la Marne, apprise pourtant par des informations se-

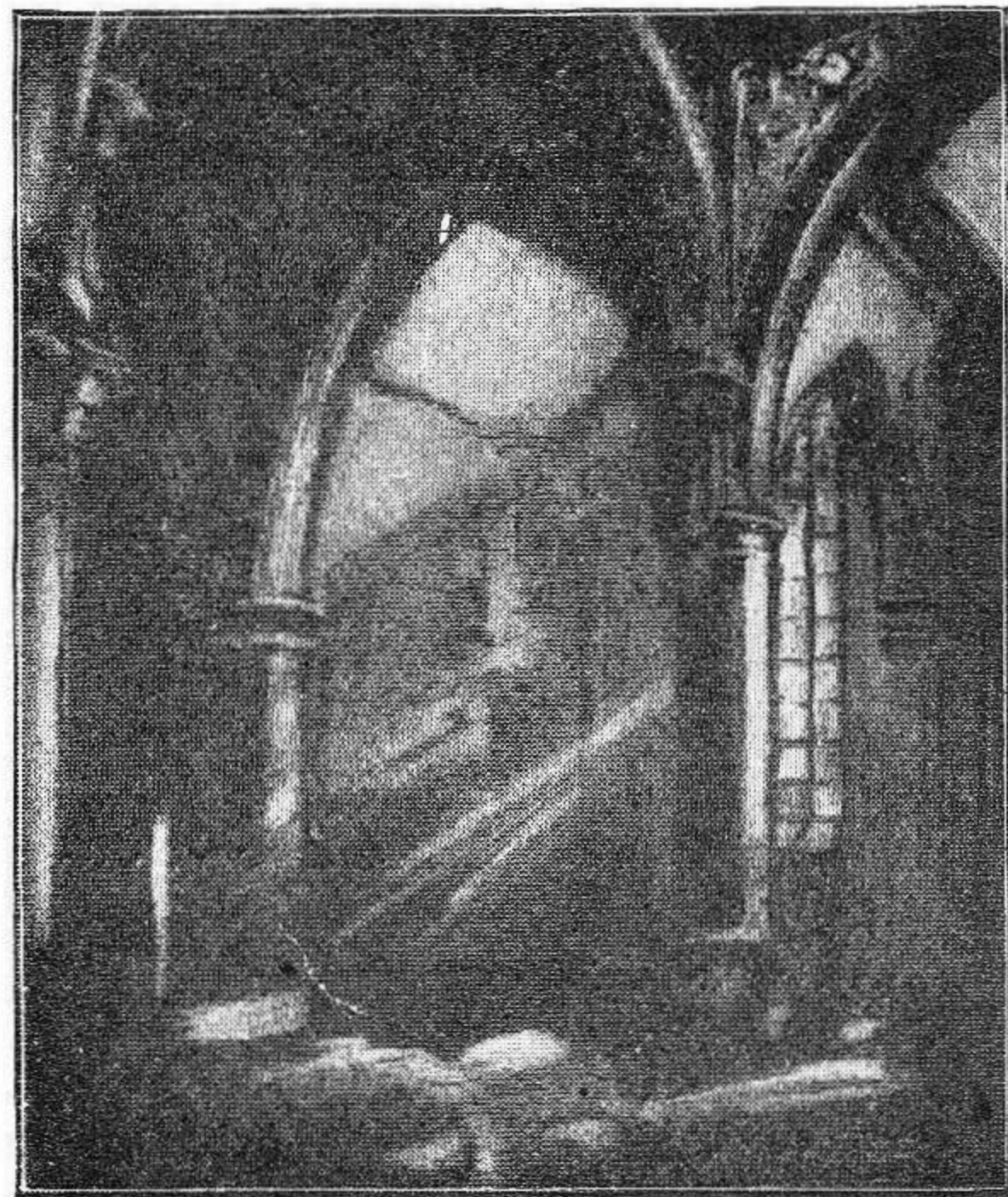


Nous, Allemands, nous craignons Dieu, mais rien d'autre au monde. (Carte postale allemande).

crètes, n'a pas eu le lendemain qu'on attendait. C'est maintenant la guerre de tranchées, avec ses fatigantes lenteurs, la guerre de tranchées aux admirables héroïsmes, mais sans gloire apparente pourtant. Il faudra attendre la victoire de longs mois encore.

Le front allemand est constitué pour plusieurs années ; les tranchées et les camps gigantesques protègent les autorités germaniques qui chez nous règnent en maîtres. Peu à peu toutes

nos libertés nous sont enlevées ; c'est une tyrannie sans nom qui nous gouverne et telle qu'on en n'eût pu concevoir une pareille à l'aurore du XX^e siècle. Nous sommes revenus aux pires



Affiche pour un concert de musique religieuse en faveur des églises sinistrées.

épisodes de l'histoire, et les barbares, dont le souvenir nous effrayait quand nous lisions les récits de l'antiquité et du moyen âge, nous semblent de retour ; ils sont plus haïssables encore, parce que nous les savons intelligents, savants même, et qu'ils ont l'hypocrisie de cacher leurs cruautés et le réveil de leurs instincts primitifs sous le voile d'une *Kultur* qu'ils se plaisent à traduire improprement par le mot de "civilisation". Nous nous souvenons de l'inscription qui fut un jour

clandestinement apposée sur les murs du quartier de l'Université : " Il faudra longtemps encore pour que les Allemands se dépouillent de leur barbarie primitive." Cette citation était empruntée à un texte de Goethe, le grand poète allemand. Elle pouvait s'appliquer aux Germains du XX^e siècle comme à ceux du XVIII^e et du XIX^e siècles ; ce temps très long qu'il leur faudrait pour acquérir les bienfaits d'une civilisation véritable n'est pas encore révolu.

En face de cette oppression sans exemple d'un petit peuple civilisé et fier de son imprescriptible droit, se dresse une résistance admirable et sans exemple.

Maintenant que ces jours de souffrance et de douleur sont passés, ceux qui les ont vécus aiment à s'en souvenir, disons aussi qu'il en est qui y songent avec complaisance ; certes, ils se réjouissent de la grande victoire si longtemps attendue et ils n'ont pas le regret d'une oppression qu'ils détestent ; ce qu'ils aiment à se rappeler et à retrouver, c'est l'âme qu'ils s'étaient forgée alors ; c'est cette foi ardente, ce sont ces espoirs hautains, ces aspirations, cette certitude qu'ils eurent alors d'une Belgique meilleure, plus grande non par le territoire mais par l'esprit, débarrassée de tous les défauts qui nuisent à son libre essor, et aussi cette soif de sacrifice et de dévouement qui était celle de ces heures d'angoisse, où une vie incertaine était largement dépensée pour le salut et le bien-être de tous ; ce qu'ils regrettent enfin, c'est ce bel idéalisme qui nous faisait oublier les querelles d'hier et réunissait, au pied des mêmes autels, croyants et incroyants ; réconciliait les Universités de Bruxelles et de Louvain, si longtemps rivales et même ennemies ; entraînait vers la frontière, bardée de fils de fer électrisés, et au milieu des périls sans nombre, ces armées de jeunes gens dont certains étaient à peine en âge de porter les armes. Mais ces jours de douleur et d'héroïsme sont passés ; la matérialité de la vie nous a repris et avec elle les petites bassesses de naguère, et il semble que l'idéal, le bel oiseau aux grandes ailes d'or et de pourpre, ait fui loin de nous...

Il faudrait de longues pages pour rappeler les mille incidents de cette vie et comment on s'aidait à en supporter les tristesses. Mais quelques souvenirs choisis entre tant d'autres serviront peut-être à en fixer le caractère. Entre ces Allemands et ces Belges qui, le jour, cheminaient côte à côte, empruntaient les mêmes trams et se rencontraient dans les mêmes édifices, la

différence était bien tranchée, les visages ne s'animaient pas, les esprits étaient aussi fermés que les lèvres habituées à proférer les sons d'une autre langue. L'ennemi pouvait bien s'efforcer de s'emparer des personnes, de les asservir sous des règlements, pour la plupart ridicules d'ailleurs, il ne trouvait pas le chemin des âmes qui se protégeaient derrière le refuge froid des visages. Il ne pouvait percer le voile de nos silences.

Quand il nous interdisait de nous réunir en assemblée, nous trouvions bien le moyen de former de petits cercles, où les événements de la guerre étaient discutés, où on travaillait à la réédification de la Belgique future. Ne pouvant se résigner au sort du jour présent, on ne vivait que dans l'avenir, qu'on voulait magnifique. En a-t-on conçu de ces projets de régénération ? En a-t-on rêvé de ces idéals de fraternité et de grandeur ? La littérature et l'art servaient de refuge aux esprits avides de beauté. On procédait par les idées à la conception de la patrie renouvelée. Des conférences étaient organisées où, sans distinction de partis ou de confessions, on rappelait la vie des hommes illustres de la Belgique, ou bien encore c'étaient des soirées plus intimes où l'on récitait des poésies patriotiques, qui ne pourraient être imprimées qu'à l'heure de la victoire et qui, en attendant, faisaient germer des flammes dans nos cœurs. Avec quels transports écoutait-on les stances et les poèmes d'un livre que notre grand poète Albert Giraud venait d'écrire, qu'il



M. Albert GIRAUD.

n'avait pas confié au papier et qu'il conservait dans sa mémoire ! Avec quel enthousiasme écoutait-on ces beaux vers dont le sens prophétique nous comblait d'espoirs :

Ah ! sur vos tours couleur de cendre,
Vous qui scrutez du haut du ciel
Le grand chemin qui vient de Flandre,
Sainte-Gudule et Saint-Michel !

Quand entendrez-vous dans l'aurore
Et le vent du large, hennir
Le cheval au sabot sonore
De Celui qui doit revenir ?

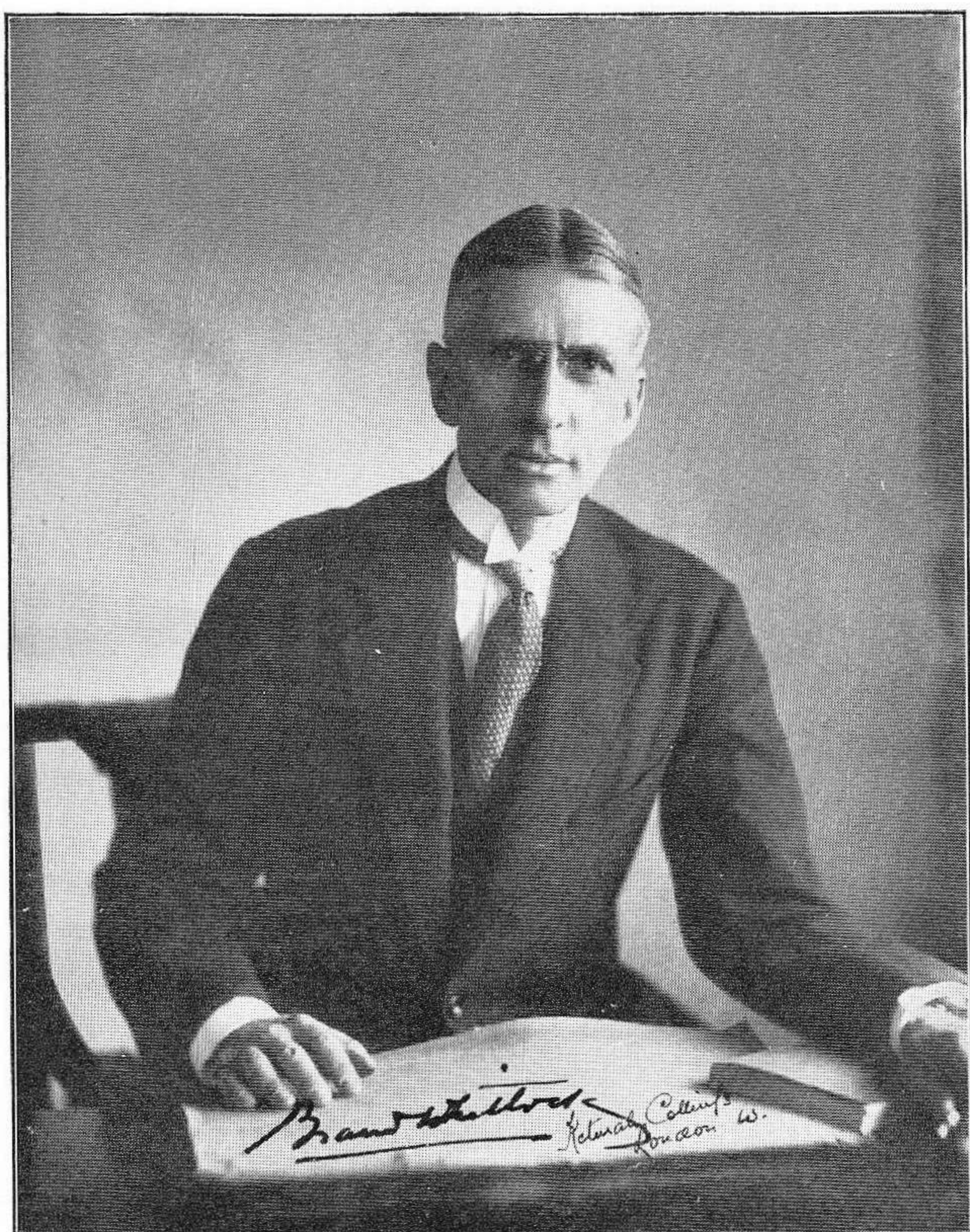
Celui qui doit revenir! Et qui revint, en effet, une journée splendide de novembre 1918, à la tête de nos troupes et de celles de France, d'Angleterre, d'Amérique et d'Italie, qui lui faisaient un cortège triomphal!

La grande préoccupation des Belges était de se procurer des nouvelles, car on n'accordait aucune créance aux communiqués allemands ou aux journaux paraissant sous la censure allemande, la véritable presse, la presse honnête, ayant, d'un commun accord, cessé son activité dès l'entrée des troupes germaniques dans nos villes. On se passait sous le manteau les journaux de France et d'Angleterre; on les faisait circuler, et quand ceux-ci firent défaut ou devinrent très rares à cause des mesures sévères prises contre ceux qui les procuraient, on lisait avec avidité les quelques numéros du *Nieuwe Rotterdamsche Courant* que les autorités allemandes laissaient passer; on y cherchait des nouvelles favorables au milieu du fatras des informations contradictoires, et, pour les traduire, il y avait toujours des gens complaisants, tel ce brave Bruxellois qui, chaque soir, dans un vieil estaminet du quartier de la Grand'Place, lisait à haute voix en français les articles du journal hollandais.

On était tendu dans la résistance, et à mesure que l'oppression augmentait et resserrait son étau, s'accroissait notre volonté d'opposition; plus nos ennemis s'efforçaient de nous dompter plus ils répandaient les nouvelles pessimistes, plus notre confiance se raffermissait, et ils n'y comprenaient rien; ils s'étonnaient et publiaient dans leurs journaux (*Kölnische Zeitung*) des phrases du genre de celles-ci: " Les Belges sont stupéfiants. Nous serions les maîtres du monde, ils diraient encore que nous sommes perdus. "

" Ils sont... perdus! " tel était l'air bien connu que le gamin

Les Allemands nous avaient défendu de célébrer, le 21 juillet 1915, notre fête nationale. D'un commun accord, il fut décidé de fermer, ce jour-là, tous les établissements de Bruxelles, et il n'y eut pas dans toute l'agglomération un estaminet qui ouvrit



de Bruxelles, de Liège, de Gand sifflait dans les rues à la barbe des officiers allemands, qui n'entendaient pas le sens de cette ritournelle. " Ils sont... perdus! " répétait l'homme du peuple le jour même où ils affichaient, comme par mégarde, la chute de Verdun, la vaillante cité française qu'ils ne purent jamais prendre!

ses portes. L'autorité occupante avait prévu toutes les manifestations, mais pas celle-là... Pendant toute la journée, les habitants défilèrent rue Neuve, ôtant leur chapeau en passant devant la place des Martyrs dont le monument était soigneusement gardé par les troupes. Le soir, les Allemands, exaspérés devant cette unanimité dans l'affirmation de nos sentiments nationaux et ne pouvant rien contre la grève des volets clos, amenèrent des soldats et des mitrailleuses place de Brouckère, devant la gare du Nord et aux principaux carrefours de la ville, mais la population resta indifférente en face de cette provocation et ne leur procura pas l'occasion qu'ils cherchaient de se venger cruellement de cette patriotique manifestation.

L'année suivante, on fêta le 21 juillet d'une façon plus discrète, mais assurément originale. Les couleurs nationales étant sévèrement proscrites, on convint de porter, en signe de manifestation, la couleur verte, qui est celle de l'espérance. Jamais on ne vit plus qu'en cette journée-là d'ombrelles vertes, de robes vertes, de cravates vertes.

A Sainte-Gudule, une foule immense assistait au service divin où le *Dies iræ* remplaçait le *Te Deum* des jours de liberté. Le cardinal Mercier monta en chaire et prononça un de ses plus admirables discours.

" Ah! s'écria-t-il, si nous pouvions serrer dans nos bras nos héros qui là-bas se battent pour nous, ou dans le sous-sol attendent frémissants leur tour d'aller au front; s'ils nous permettaient de surprendre les battements de leur cœur, n'est-ce pas que c'est cela qu'ils nous répondraient: " Je suis au devoir, je m'immole à la justice! " Et vous, épouses et mères, dites-nous, à votre tour, la beauté de ces années tragiques. Épouses, dont chacune s'en va triste mais résignée vers l'absent lui porter vos aspirations, votre longue attente, votre prière! Mères, dont l'existence partagée se consume dans l'angoisse de chaque minute,

vous les avez donnés vos fils et vous ne les reprendrez pas. Le chef de l'une de nos plus nobles familles m'écrivait : " Notre fils est tombé; ma femme et moi en avons le cœur brisé; cependant, s'il fallait, nous le redonnerions encore. " Un vicaire de la capi-



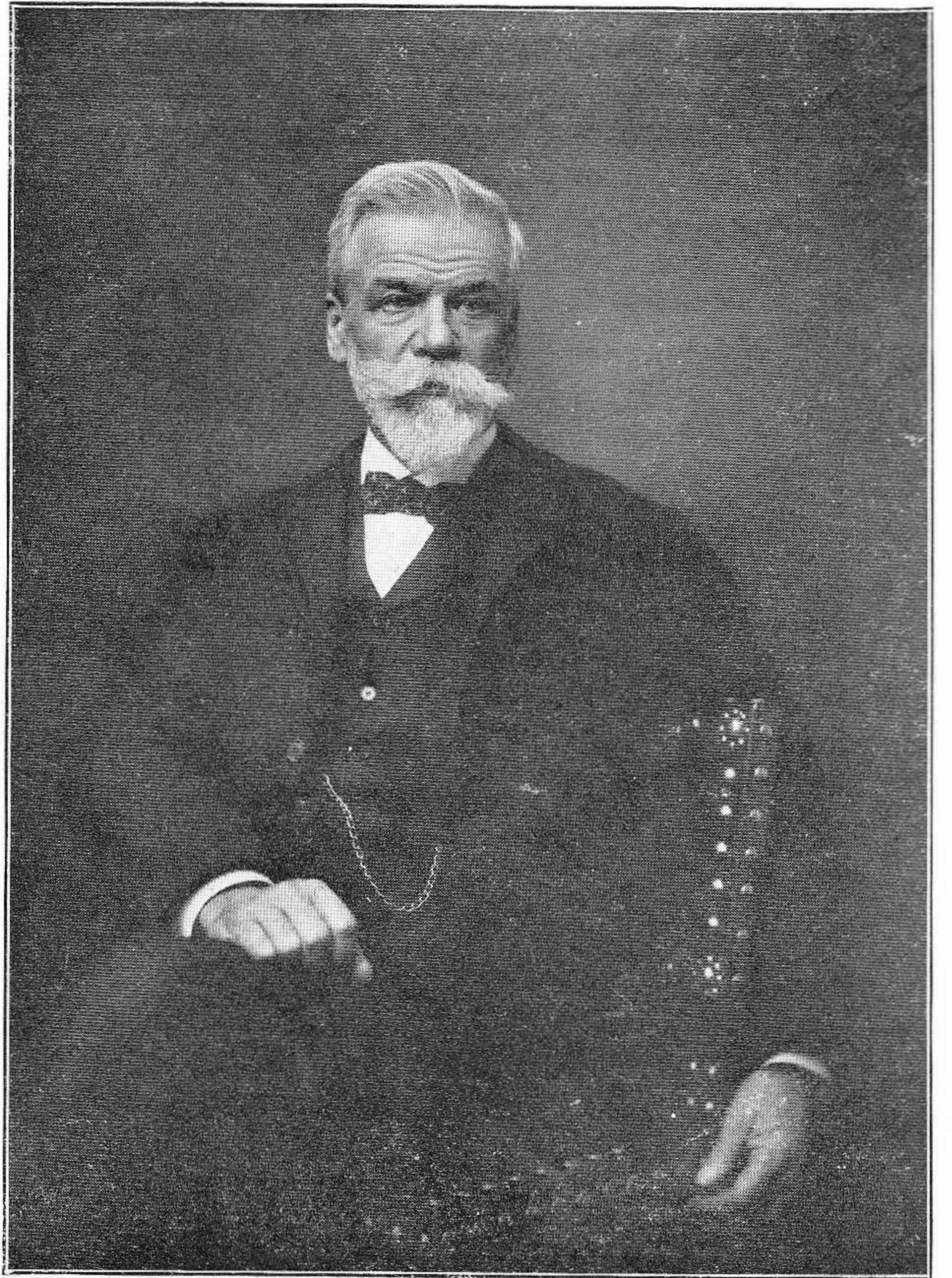
M. VAN VOLLENHOVEN, ministre de Hollande.

tale vient d'être condamné à douze ans de travaux forcés. On me permet d'aller dans sa cellule l'embrasser, le bénir. " J'ai, dit-il, trois frères au front; je crois être ici surtout pour avoir aidé le plus jeune — il a 17 ans — à rejoindre ses aînés; une de mes sœurs est dans une cellule voisine; mais, j'en remercie le bon Dieu, ma mère ne reste pas seule, elle nous l'a fait dire; d'ailleurs, elle ne pleure pas... "

Il faut avoir vécu ces heures d'élan au sacrifice pour comprendre l'effet de ces paroles et le réconfort qu'elles apportaient à ceux qui luttèrent sans relâche pour une cause sainte et noble.

" *Per crucem ad lucem*. Du sacrifice jaillit la lumière ", disait encore le cardinal. Et de fait, l'esprit de sacrifice entraînait tout ce que la Belgique comprenait de vaillants et de forts. Ceux qui ne pouvaient traverser la frontière pour rejoindre les armées se donnaient à des œuvres de solidarité et de charité. La souffrance commune avait rapproché les classes; on s'aimait mieux parce qu'on se sentait membres d'une patrie douloureuse et meurtrie. Un Belge devenait une chose sainte et presque sacrée, et ce n'était plus une banale et conventionnelle charité qui nous inclinait sur la détresse d'autrui, mais l'élan d'un cœur porté au dévouement le plus absolu.

Dès les premiers temps de l'occupation, en octobre 1914, pour soustraire le pays aux menaces de la famine, le Comité de secours et d'alimentation était fondé sous le patronage de M. Brand Whitlock, le ministre des Etats-Unis, dont la sollicitude ne nous abandonna jamais tant qu'il resta à Bruxelles, et sous celui de MM. de Villalobar, ministre d'Espagne, et Van Vollenhoven, ministre de Hollande. On sait quel fut le zèle de ce comité et le bien qu'il fit à la nation. Mais quelque grand que fût le concours que les personnalités les plus éminentes lui apportèrent, il avait un caractère officiel, il était un rouage un peu administratif qui en écartait les citoyens dès que les cadres étaient remplis. La charité particulière se révéla par des actes de spontanéité vraiment admirables. Qui ne voyait passer le matin, dans les rues de nos grandes villes, ces jeunes filles du monde portant le brassard des *Petites Abeilles* ou de toute autre œuvre similaire, allant par groupes de deux ou de trois et tenant à la main de grands paniers remplis de vivres qu'elles allaient distribuer aux familles nécessiteuses, société dont tant de membres payèrent ce courage de leur liberté? L'*Œuvre de l'Assistance discrète*, qui ne se contenta pas d'aider matériellement les malheureux, mais entretenit chez eux l'espoir en organisant des conférences patriotiques dont le texte, en dépit des arrêtés alle-

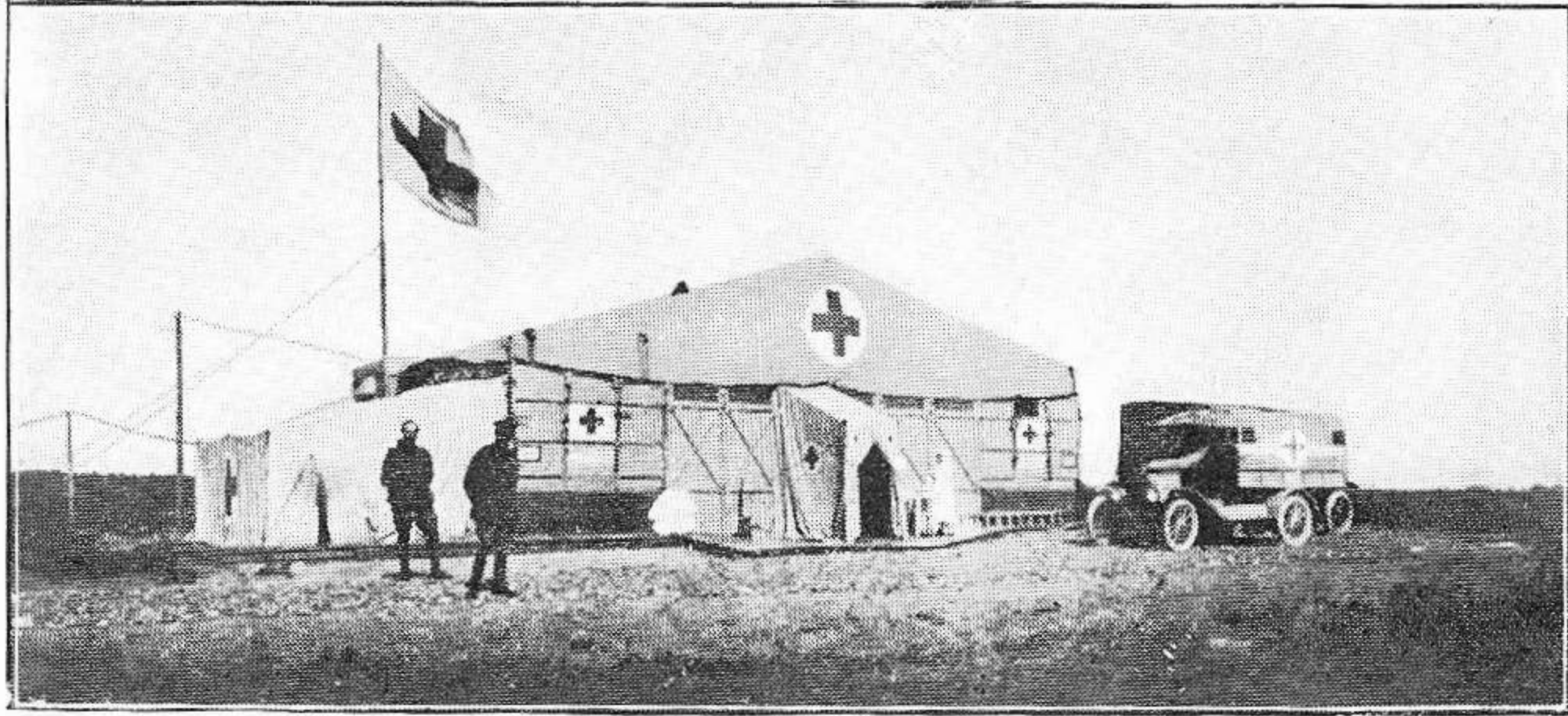


mands, ne passaient pas à la censure, et à qui l'on doit d'avoir organisé à l'Union coloniale cette inoubliable réunion où parlèrent, dans une noble exaltation patriotique, le professeur Héger, de l'Université de Bruxelles, et le cardinal Mercier. Tant d'audace et une si belle résistance en face d'un ennemi cruel et perfide méritent que l'esprit n'en soit jamais perdu dans nos âmes.

Président du Comité National.

La charité prenait un caractère particulier. Elle devenait une des formes du patriotisme. En soulageant les douleurs communes, on soulageait la grande souffrance de la Patrie. La détresse de tous était la détresse de chacun. Avec quelle joie aurait-on pansé les blessures de nos soldats qui tombaient là-bas sur les champs de bataille lointains! Mais cette joie nous était refusée. Alors, on comprenait que c'étaient les nôtres, les nôtres près de nous qu'il fallait secourir, et il semblait qu'en le faisant c'étaient vraiment nos chers blessés de la lutte ardente que nous aidions un peu.

Il y avait tant de détresses à soulager. Ce n'étaient pas seule-



Oostkerke. — Ambulance avancée du D^r Neuman.

ment les pauvres de jadis ou la classe ouvrière forcée au chômage que les pouvoirs publics aidaient de tous les moyens, c'étaient surtout ceux qu'on appelle les petits bourgeois, travailleurs eux aussi, parvenus souvent à un âge avancé et possédant une petite fortune lentement acquise. Aujourd'hui ces richesses, petites ou grandes, étaient parfois dispersées, et des personnes habituées au bien-être se trouvaient presque réduites à l'indigence. Il y avait des détresses qu'il fallait soulager avec tact, avec délicatesse, et qui restaient silencieuses jusqu'au moment où on les découvrait.

On pourrait citer des centaines d'exemples de ces misères vaillamment supportées. Ils illustrent le courage et la résistance des Belges pendant la guerre. Ces bourgeois, ces ouvriers qui souffraient ainsi, souvent sans se plaindre et avec une noble dignité, remplissaient, à leur manière, leur rôle dans la défense de la Patrie. Qu'on nous permette de rappeler ici le touchant récit qui nous fut rapporté alors. Une famille qui avait jusqu'à la guerre vécu dans l'aisance se trouva réduite presque à l'indigence. La maison familiale n'avait pas été abandonnée, mais on y était presque sans ressources, subissant toutes les privations et même la faim. Une petite somme d'argent restait encore, qu'on réservait à l'entretien et aux soins exigés par la vieille mère malade. Pour préserver ces quelques billets de cent francs — les



Inspection des Belges aptes au service militaire.

derniers — on se privait des choses les plus nécessaires à l'existence. Mais on redoutait, par-dessus tout, que la vieille dame apprît cette grande détresse et que ses douleurs en fussent augmentées. La chambre de la malade était voisine de la chambre



commune. On s'ingéniait à paraître gai ; on tenait des propos enjoués ; on présentait comme par hasard les faits de guerre au

cours de la conversation et de la manière la plus optimiste, et quand venait l'heure des repas, des pauvres repas très simples, on simulait le bruit de services qui n'existaient pas ; et tandis qu'un morceau de pain constituait parfois tout le dîner, on donnait à celui-ci les apparences confortables et même joyeuses des savoureux repas d'autrefois.

Qui ne songe aujourd'hui avec émotion à l'activité de ces sociétés de bienfaisance nées de la guerre ou dont l'activité avait été accrue par elle : les *Petites Abeilles*, l'*Œuvre des Secours immédiats aux éprouvés de la guerre*, les *Orphelins de la guerre*, le *Foyer des Orphelins*, l'*Œuvre du Sou*, qui transmettaient aux familles les lettres des soldats combattant au front ?

Certes, nous le savons, et il ne convient pas de le taire, il y avait la trahison à côté de l'héroïsme, le mercantilisme à côté de l'idéalisme, la tiédeur à côté de l'enthousiasme. En de certains endroits des grandes villes, dans des arrière-boutiques ou à des premiers étages de cafés, des hommes et des femmes, et celles-ci en grand nombre parfois, se réunissaient pour se livrer à des

Neuman

du Comité National.

spéculations coupables, dont l'effet devait peser sur la population en détresse. Et pour aggraver leur crime, certains d'entre eux ne craignaient pas de s'aider de la complicité allemande. Il y en avait de plus infâmes encore : ceux qui de complicité avec



Restaurant économique. (Cantine de la Croix Nationale.)

l'envahisseur, contribuaient à exercer une pression sur une population accablée par le fardeau de la guerre. Des journaux — et quels journaux, dont la rédaction se recrutait parmi le bas-fond des lettres — exerçaient sur les masses un détestable pouvoir, et c'est peut-être là un des beaux titres de gloire de nos populations, que, dans leur désarroi, avides d'informations et de lectures, elles aient pu se libérer généralement de leur influence, souffrir un peu plus souvent de la perte de quelques illusions, mais résister quand même et malgré tout contre toutes les forces conjurées d'un ennemi sans scrupule.

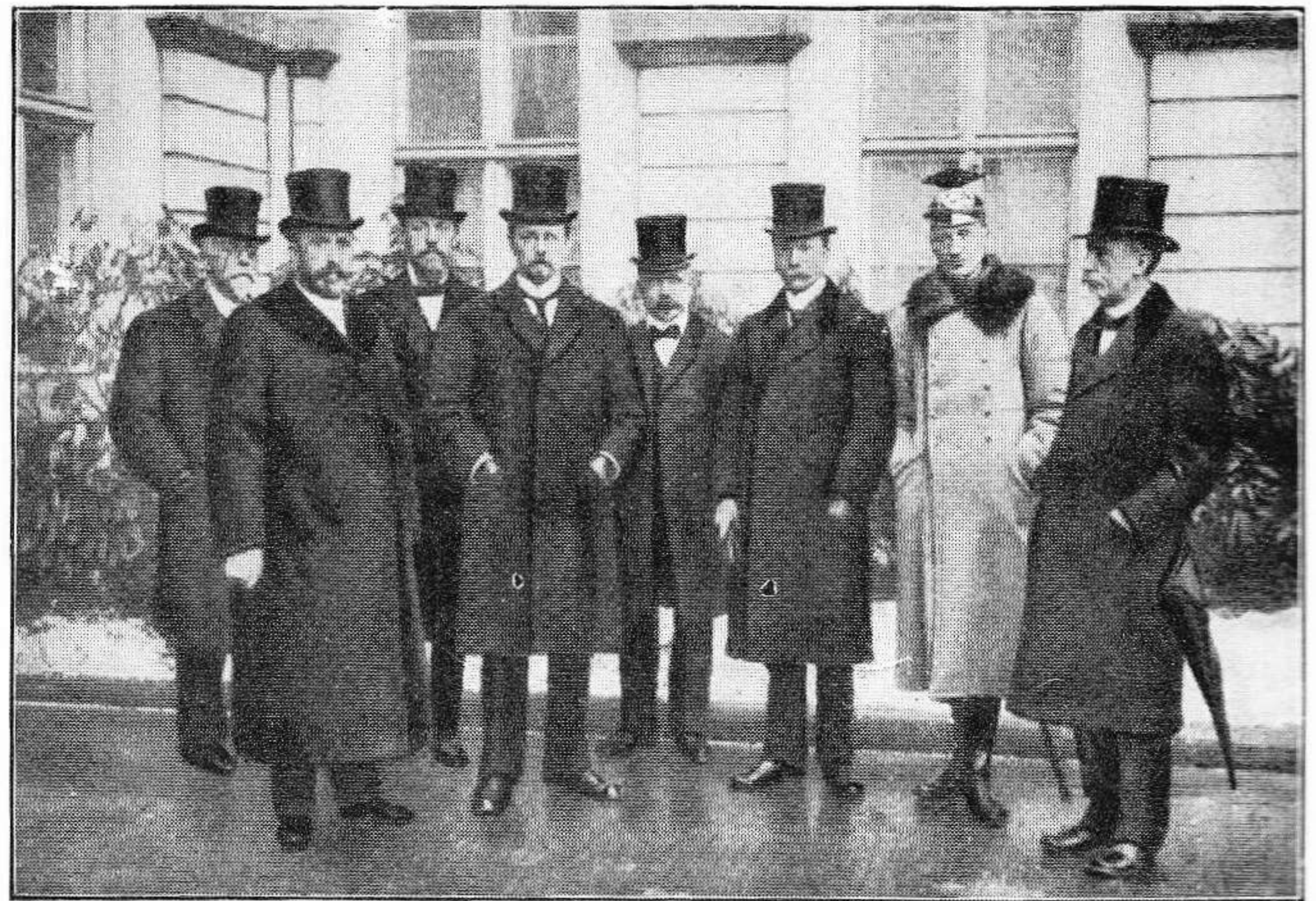


La distribution de la soupe.

Disons-le hautement : ces traîtres, ces parjures de la plus sainte et de la plus noble des causes suffirent à relever d'autant plus les courages et les dévouements. Aux heures tragiques de la guerre et de l'oppression, il ne pouvait y avoir que d'éclatantes lumières et de ténébreuses ombres. La

vertu reconnaissait les siens. Une séparation bien nette classait en deux camps bien distincts ceux qui avaient la force de résister, ceux qui cédaient aux sollicitations de l'ennemi, et la beauté des premiers était plus évidente que la laideur des autres. Chacun comprenait qu'il ne s'agissait pas du triomphe d'opinions personnelles, mais d'un concept d'ordre général, si clair et si pur, qu'il dépassait toutes les préoccupations de partis et de confessions qui

nous avaient si longtemps divisés. Et, toutes, elles se confondaient dans cette idée de patrie, dans cette idée plus haute encore, s'il est possible, de civilisation, de progrès, pour lesquelles nous luttons, sur le sol belge, par notre résistance acharnée, comme les soldats



La délégation du Conseil des Flandres qui se rendit à Berlin. De gauche à droite : Vernieuwen, Dumont, Van den Broeck, Borms, Lambrechts, Tack, Verhees.

le faisaient au front en luttant contre les troupes allemandes. Les valeurs morales étaient nettement définies, chacun les reconnaissait, et de là provenait cette sévérité intransigeante et pleine de



La manifestation des flamingants à Anvers, en février 1918, au cours de laquelle ils furent houspillés de belle façon.

dignité que l'on témoignait à quiconque transgressait les saintes lois du devoir, soit en entretenant avec l'ennemi des relations infâmes, soit en pactisant avec l'activisme, qu'il avait fait naître pour les besoins de sa cause.

Mais, dissipant la tristesse des jours moroses, par un beau jour de soleil, un avion gris argenté qu'on savait venu du pays de nos alliés, apparaissait dans le ciel bleu. Sa présence était annoncée à l'avance par des détonations répétées, car de toutes parts les

Allemands lançaient des shrapnells sur le bel avion qui portait nos espoirs. Il semblait qu'il fût venu pour nous dire à tous, à ceux qui croyaient fermement, à ceux qui doutaient parfois, que l'heure de la libération était proche. Et puis n'eût-il rien eu à

moment où celle-ci se donnait sur les champs de bataille de l'Europe avec une prodigalité et un mouvement que ne connut jamais l'histoire!

(DNT) **COMPAGNIE D'AVIATEURS BELGES** 2^{ème} ESCADRILLE **Vendredi 17 Septemb**

ALFA

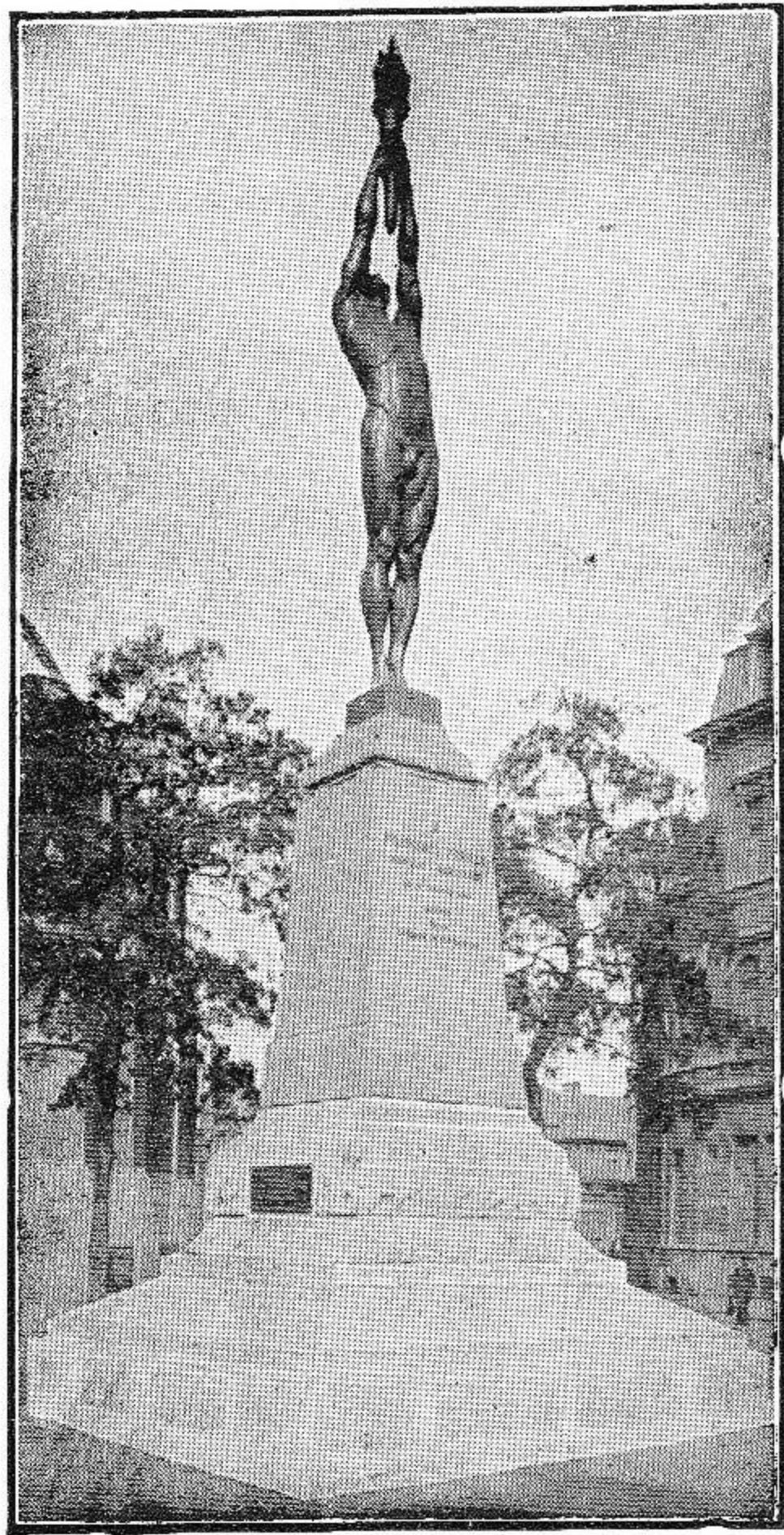
Journal lancé par un avion.

ABONNEM

France	2 fr.
"	7 fr.
Angleterre....	2 sh. 6
"	7 sh. 6
Hollande... 1.25 flor.	
"	3.75 flor.
Autres pays..	3 fr.
"	9 fr.

PUBLIC
S'adresser à l'Administ

nous dire que sa présence seule était pour nous un réconfort, car il représentait une des choses de la Patrie; il faisait partie de cette armée lointaine qui luttait pour nos destinées. Nous qui étions loin de la bataille, nous assistions, pour une heure ou deux,



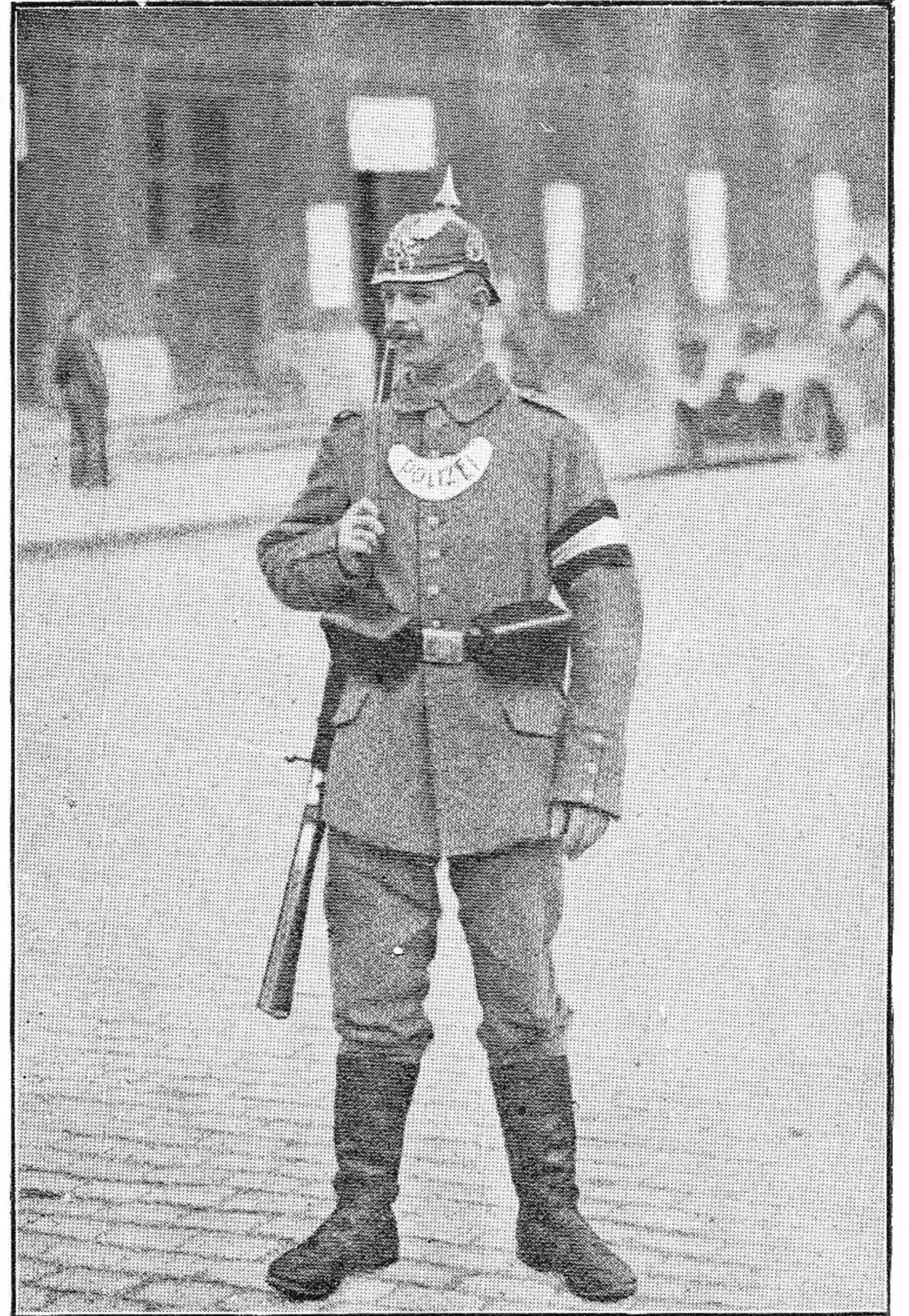
Bruxelles. — Monument Ferrer déboulonné par l'occupant.

à un de ces combats, minuscules peut-être, mais à un de ces combats pourtant qui décidaient du sort de nos libertés. Alors aussi, l'idée du danger s'effaçait, et le danger était menaçant cependant. Sans cesse les canons allemands lançaient des projectiles contre l'avion et ceux-ci retombaient sur les passants ou défonçaient les toits des maisons, semant la mort dans les rues et dans les paisibles habitations.

Mais la crainte n'eût pu empêcher les gens de se grouper sur les voies publiques ou de se placer aux balcons pour contempler et saluer le bel avion argenté porteur de nos espoirs.

Les autorités allemandes ordonnèrent aux habitants de rentrer dans leurs demeures quand les avions survolaient les villes et leur prescrivèrent même de tenir leurs fenêtres closes, car ils craignaient de voir des communications s'entretenir entre les patriotes et les hardis aviateurs. Mais qu'importaient ces ordres! Mais quelle influence les menaces allemandes pouvaient-elles exercer sur des gens qui faisaient bon marché de leur vie, à un

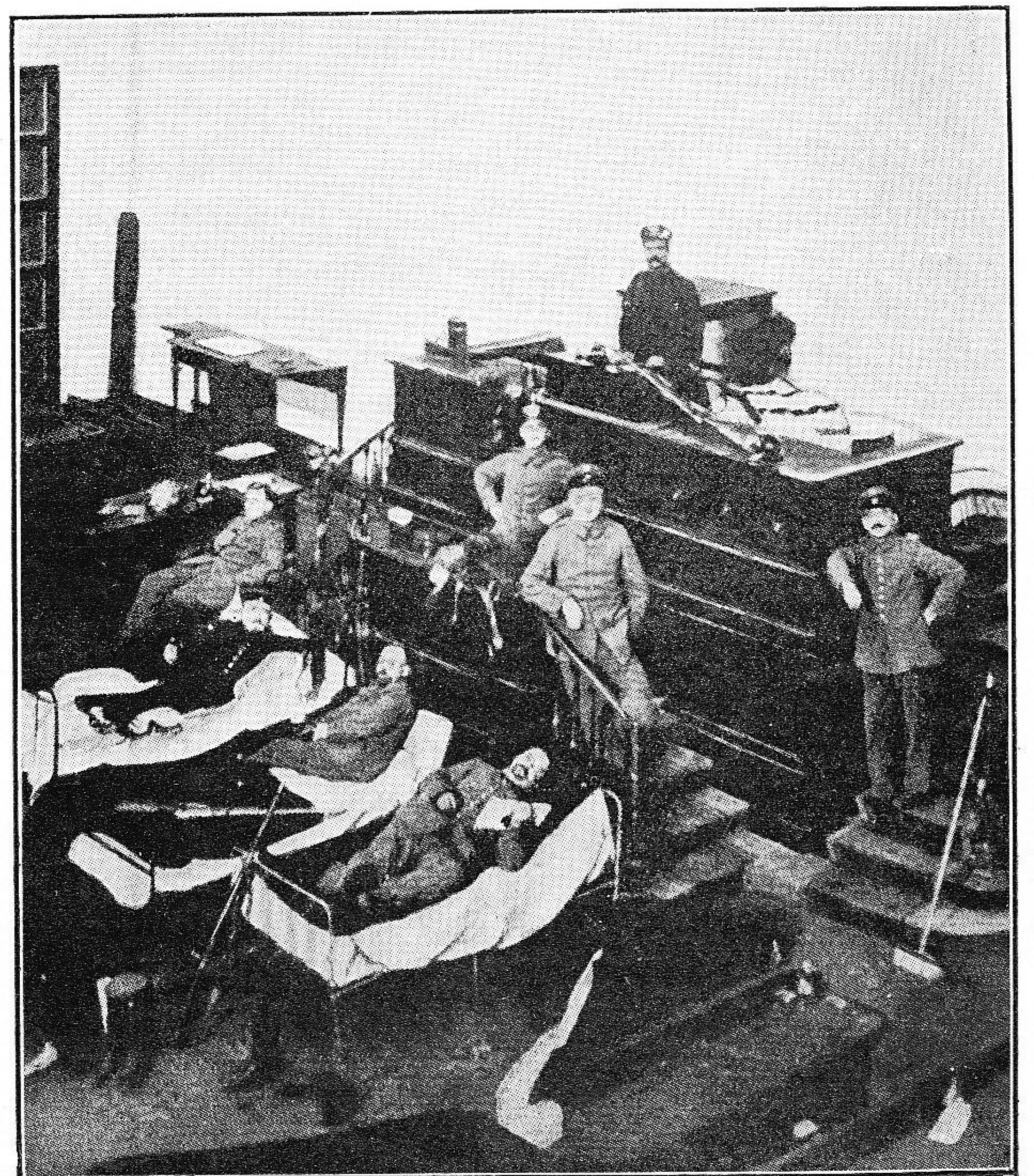
moment où celle-ci se donnait sur les champs de bataille de l'Europe avec une prodigalité et un mouvement que ne connut jamais l'histoire!



Un policier allemand en service devant la gare du Nord.

Oh! la joie très douce et très héroïque que nous apportait le bel avion, oiseau d'espoir au corselet d'argent!

Mais ces heures consolantes étaient courtes. Notre sensibilité souffrait sans cesse de la vue des uniformes allemands, des



La salle des séances du Parlement transformée en dortoir.



Timbres allemands surchargés pour la Belgique occupée.



Les Allemands au Palais de Justice de Bruxelles.

caractères germaniques tracés sur les monuments, de tout ce qui nous rappelait l'oppression détestée. Il semblait que le pays tout entier en fût souillé et que ses beautés, toutes ses beautés, celles de la nature et celles de l'histoire, en fussent obscurcies. Notre belle terre de Flandre et de Wallonie avait perdu ses attraits, et les plus beaux joyaux de la Patrie : Gand, Anvers, Bruges et les montagnes ardennaises, et nos larges fleuves, et nos forêts elles-mêmes avaient perdu les charmes qui nous les faisaient tant aimer. " Les printemps et les étés sont maintenant mornes et sans couleurs ", me disait un jour une jeune fille.

Les âmes se repliaient en elles-mêmes, dans la solitude ou dans les endroits destinés à la célébration du culte. On pouvait voir dans les églises de hautes personnalités qui n'avaient pas coutume de s'y rendre ; elles venaient là pour honorer les morts héroïques et pour témoigner de l'union de tous dans la grande foi patriotique. L'esprit religieux s'était accru d'ailleurs, comme on le remarque à toutes les époques où les malheurs publics font se réfugier les esprits dans le mystère de l'inconnu divin.

Mais c'était aux obsèques d'un soldat mort pour la patrie que la foule se pressait surtout. Les autorités ennemies n'avaient pas osé proscrire le drapeau national de nos sanctuaires. C'étaient nos trois couleurs qu'on voyait étendues sur le catafalque entouré de cierges, et le spectacle de ce cercueil vide et pourtant glorieux prenait un caractère de véritable grandeur. Non, le

cadavre meurtri, défiguré, n'était pas là. On ne l'avait pas découvert et on ne le découvrirait jamais peut-être. Il était enlisé dans les boues de l'Yser ou bien, déchiqueté par les shrapnells, ses restes gisaient dispersés dans la plaine. Mais toutes les intelligences s'élevaient aux hauteurs sublimes de l'idée mère, de l'idée du sacrifice et du devoir suprême. Toutes les imaginations se transportaient aux lieux remplis d'épouvante où se disputait le sort du monde. Une sorte de mysticisme humanitaire et patrial dominait les âmes. Les chants chrétiens ajoutaient encore leur poésie à ces sentiments d'exaltation. Le *Dies iræ*, ce chant de terreur, prenait une signification plus troublante encore. *Dies iræ !* reprenaient les chantres. *Dies iræ !* Le jour de la colère allait arriver qui frapperait l'Injuste, et les armées allemandes seraient chassées, et les nôtres les poursuivraient sur leur territoire ; et le courroux divin s'abattrait sur le peuple parjure à qui nous devons nos malheurs. *Dies iræ ! Dies iræ ! Le jour de la colère ! Le jour de la colère !* et sous les voûtes du temple le chant prophétique roulait ses vagues éperdues jusqu'aux rives sacrées où demeurait, impassible encore, le Dieu vengeur, le Dieu des victoires !...

Et tout à coup, succédant aux hymnes religieuses, le chant de la *Brabançonne* s'élevait. Les assistants le reprenaient en chœur, et, pendant quelques instants, ils avaient l'illusion d'être redevenus des Belges libres. Avant de quitter l'église, beaucoup s'en allaient se prosterner, prier ou du moins s'arrêter un moment devant un grand tableau orné des couleurs nationales où étaient inscrits les noms des soldats morts pour la Patrie. C'était là comme un autel humain au milieu du temple où s'élevaient ceux des saints et des saintes consacrés par les siècles, ceux qui avaient eux aussi voué leur vie à une foi intangible.

Au milieu des plus violentes persécutions, le peuple belge ne perdait pas sa raillerie et sa bonne humeur. Il arrivait que ses maîtres le " punissaient ", selon une expression qui leur était habituelle et qui répondait assez bien aux rôles de père fouettard ou de magister pédant qu'ils avaient assumés. C'était quand ce peuple avait manifesté trop audacieusement à leur gré l'ardeur de ses sentiments patriotiques ou son aversion pour des procédés iniques. Alors, on lui interdisait de sortir après une heure déterminée du soir. Et les habitants rentraient en effet, ils s'enfermaient dans leurs demeures pour se conformer aux ordres



Eppeghem. — Tombe d'un soldat belge.

LA BRABANÇONNE

F. CAMPENHOUT

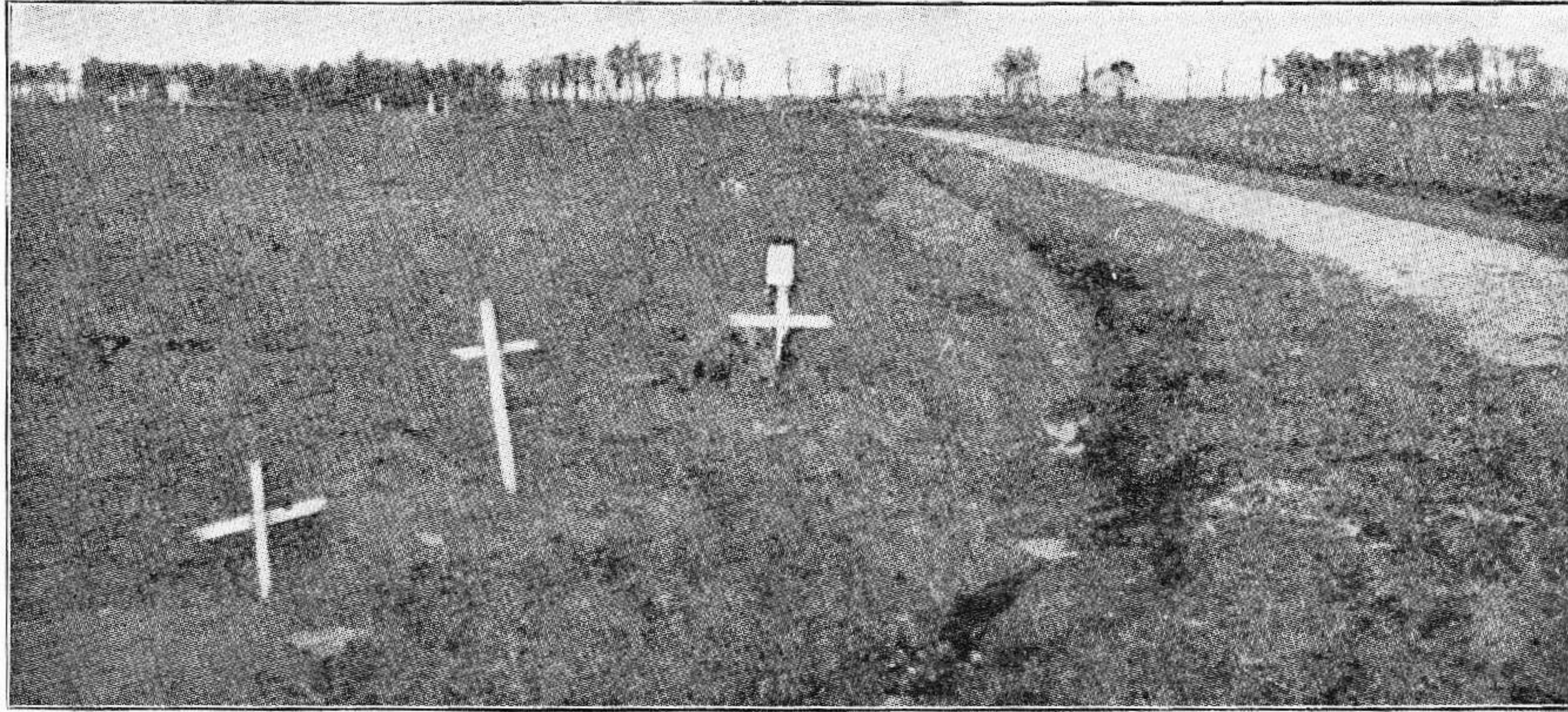
Majestoso

PIANO

The image displays a piano accompaniment score for the piece 'La Brabançonne' by F. Campenhout. The score is written for piano and is marked 'Majestoso'. It consists of six systems of music, each with a treble and bass staff. The key signature is one flat (B-flat major or D minor), and the time signature is common time (C). The score includes various musical notations such as notes, rests, slurs, and dynamic markings. Pedal markings ('Ped.') are placed below the bass staff in several measures, often accompanied by an asterisk (*). Fingerings are indicated by numbers 4 and 5 above notes. The piece concludes with a double bar line at the end of the sixth system.

allemands et aussi pour se moquer de cet oppresseur ridicule qui comprenait la guerre comme un tartare cruel et l'exerçait parfois avec la sévérité comique et grognonne d'un maître d'école de village.

Tout à coup, au milieu du silence des rues désertes, retentissaient les sons de l'hymne national ou de la *Marseillaise* joué à tous les pianos de tous les étages; ou bien, dans un quartier populaire, c'était le vacarme produit par mille instruments gro-



Le pays entier est un vaste cimetière.

tesques, où la marmite, la lèche-frite jouaient un rôle prépondérant et dominateur. Ou bien encore, entre les jambes d'un feldwebel montant la garde à un carrefour solitaire, passait affolé un chien maigre portant attaché à la queue un récipient de cuisine au fond duquel était fixé un mannequin représentant le kaiser détesté.

L'héroïsme se mêlait à la raillerie. Ironie et audace caractérisaient un petit organe clandestin qui parut dès les premiers mois de 1916, alors que l'étau de la servitude allemande se resserrait de plus en plus. C'était la *Libre Belgique*, vaillant petit journal que tous les Belges lisaient et se passaient chaque semaine. Il contenait des articles réconfortants où les événements nous étaient présentés favorablement quand le sort des armes nous était propice, ou des articles pleins d'espoir et de confiance quand la fortune de la guerre nous paraissait adverse; il publiait aussi des articles, des fantaisies pleines d'humour et souvent d'esprit, dont les Allemands, inaptes à en saisir le sens subtil, s'irritaient le plus. Pendant trois ans, ce journal clandestin parut, en dépit des recherches dont ses éditeurs et ses

rédacteurs furent l'objet. Plusieurs de ceux-ci payèrent de leur liberté leur courage patriotique. Que grâces leur soient rendues, leur sacrifice ne fut pas inutile, car il n'est pas exagéré de dire que cette vaillante publication apporta du réconfort aux Belges qui la lisaient avec un intérêt également patriotique. La *Libre Belgique* ne fut pas la seule de ces revues clandestines: la *Vérité* que, seul, rédigeait, imprimait et distribuait Georges Rens, qui passa la frontière, quand il n'eut plus les moyens

de publier son journal, pour prendre du service dans l'armée; la *Revue de la presse française*; l'*Ame belge*, de H. Puttemans; le *Flambeau*, de Grojean et Grégoire, qui paraît encore, accomplirent une œuvre méritoire et contribuèrent à raffermir les courages que, dans des proportions différentes, tous les journaux paraissant sous la censure, avec des articles tendancieux ou des communiqués modifiés, affaiblissaient incontestablement.

En même temps qu'ils affermissaient la confiance, ces journaux invitaient les Belges en âge de porter les armes à accomplir leur devoir, et, sans cesse, jusqu'aux derniers jours de la guerre, tandis que les Allemands organisaient à la frontière une garde de plus en plus active et minutieuse, des jeunes gens, conduits par des gens dévoués, quelquefois même des prêtres,

allaient rejoindre nos soldats qui se battaient en Flandre. Beaucoup de ces jeunes gens, de ces enfants mêmes, furent frappés par les balles allemandes ou électrocutés par les fils de fer tendus pour leur barrer le passage. C'est là un des héroïsmes dont la Belgique a le plus droit d'être fière que celui de cette jeunesse intrépide qui ne craignait pas d'affronter la mort pour assurer la liberté de la Patrie et celle du Monde.

Et ce n'est pas seulement la jeunesse en état de porter les armes qui témoignait de ses sentiments patriotiques, des mani-

N° 1 PRIX DU NUMÉRO — élastique, de zéro à l'infini (prière aux revendeurs de ne pas dépasser cette limite)

LA LIBRE BELGIQUE

Acceptons provisoirement les sacrifices qui nous sont imposés... et attendons patiemment l'heure de la réparation.
Le Bourgmestre,
ANULPHUS MAX

Envers les personnes qui dominent par la force militaire notre pays, ayons les égards que commande l'intérêt général. Respectons les règlements qu'elles nous imposent aussi longtemps qu'ils ne portent atteinte ni à la liberté de nos consciences chrétiennes ni à notre DIGNITÉ PATRIOTIQUE.
Mme MERCIER

BULLETIN DE PROPAGANDE PATRIOTIQUE RÉGULIÈREMENT IRRÉGULIER
NE SE SOUMETTANT À AUCUNE CENSURE

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE KOMANDANTUR - BRUXELLES	BUREAUX ET ADMINISTRATION ne pouvant être un emplacement de tout repos ils sont installés dans une cave automobile	ANNONCES Les affaires étant nulles sous la domination allemande, nous avons supprimé la page d'annonces et conseillons à nos clients de garder leur argent pour des temps meilleurs.
--	---	---

AVIS IMPORTANT

Ceux auxquels ce bulletin est distribué doivent y voir avant tout une preuve de la confiance que les éditeurs

mands, et qui aient ceux-ci à endormir notre patriotisme et à le décourager. Non, la "Libre Belgique", vivra dans une cave et se propagera comme le catholicisme dans les catacombes.



Monument de la place des Martyrs.

En-tête de la *Libre Belgique*.

festations discrètes se produisaient souvent dans les écoles; les petits écoliers saisissaient toutes les occasions qui s'offraient d'affirmer leur ardent amour pour la patrie. A plusieurs reprises,

tous les points de la ville. Les jeunes filles, sœurs des soldats combattant au front, témoignèrent également leurs sentiments patriotiques. A l'école Gatti de Gamond, elles exprimèrent

CET OPUSCULE NE PEUT ÊTRE VENDU

N° 5.

12 JUIN 1915.

LA VÉRITÉ

Publication périodique
non censurée



*C'est un ami qui vous envoie cette brochure :
à votre tour, passez-la à un ami.*

Couverture de la *Vérité*.

les autorités allemandes, instruites par leurs espions, prirent des mesures pour les faire cesser. Mais elles ne purent rien contre les jeux enfantins de la rue, ces railleries où se retrouvait toute l'énergie moqueuse et frondeuse de la race. Qui n'a souri avec satisfaction en écoutant le récit de ces puérides audaces, un peu inconscientes peut-être, mais si significatives? On se racontait que les gamins de la Marolle avaient inventé un divertissement nouveau : ils jouaient à la petite guerre et, au pied de ce Palais de Justice, symbole de notre droit, qui surplombe le quartier le plus populaire de Bruxelles, ils se promenaient la tête coiffée d'un chapeau fantaisiste portant à son sommet un légume qui simulait la pointe du casque prussien; sous les ordres d'un capitaine, grave et rigide comme un *hauptmann* allemand, ils marchaient mécaniquement à la façon teutonne, et tout à coup l'officier improvisé prononçait ces mots d'une voix tonnante : *Nach Paris*, et aussitôt la petite troupe faisait demi-tour. Jamais l'occupant ne put réprimer ces petites manifestations qui se renouvelèrent sur



A Bruxelles. — La lecture des communiqués allemands.

SI NOUS AVIONS ÉTÉ PRÊTS

C'est une rengaine ! Tous les si ne changent rien aux faits de l'heure présente

Et puis réfléchissons un peu. Si la Belgique, la France et la Russie eussent été prêtes à guerroyer en août dernier, l'Allemagne avait pour elle le bon droit, obtenait le concours militaire de l'Italie et d'autres Etats peut-être, ainsi que l'appui moral des neutres

L'Allemagne a menti en affirmant que ses voisins la menaçaient, complotaient contre elle et s'apprêtaient à lui tomber dessus, elle a donc menti en prétendant que si elle attaquait c'était pour se défendre préventivement; et elle a menti encore en disant que ses armements répondaient aux préparatifs belliqueux de ses voisins

Mais tout cela eût été vrai et fût devenu légitime, si la Belgique, la France et la Russie eussent été prêtes à entrer en campagne

Au contraire, on a la preuve maintenant que ces nations étaient insuffisamment armées pour l'agression et que, si elles songeaient à réorganiser leurs armées, c'est que les préparatifs de l'Allemagne les inquiétaient à juste titre

La non-préparation des nations attaquées par l'Allemagne, leur désarroi initial, la lenteur de leur organisation défensive, leur manque de munitions, leur offensive s'édifiant en cours de guerre, tout cela prouve la fausseté des prétextes fabriqués à Berlin et démontre, au contraire, le sincère amour de la paix qui régnait autour de l'Allemagne

Si nous avions été prêts, l'Allemagne avait raison. C'est parce que nous n'étions pas prêts que l'Allemagne devant la conscience des peuples civilisés, endosse la responsabilité de sa criminelle agression et porte le poids de l'exécration universelle

Réduction de la page 16 de la *Vérité*, n° 1.

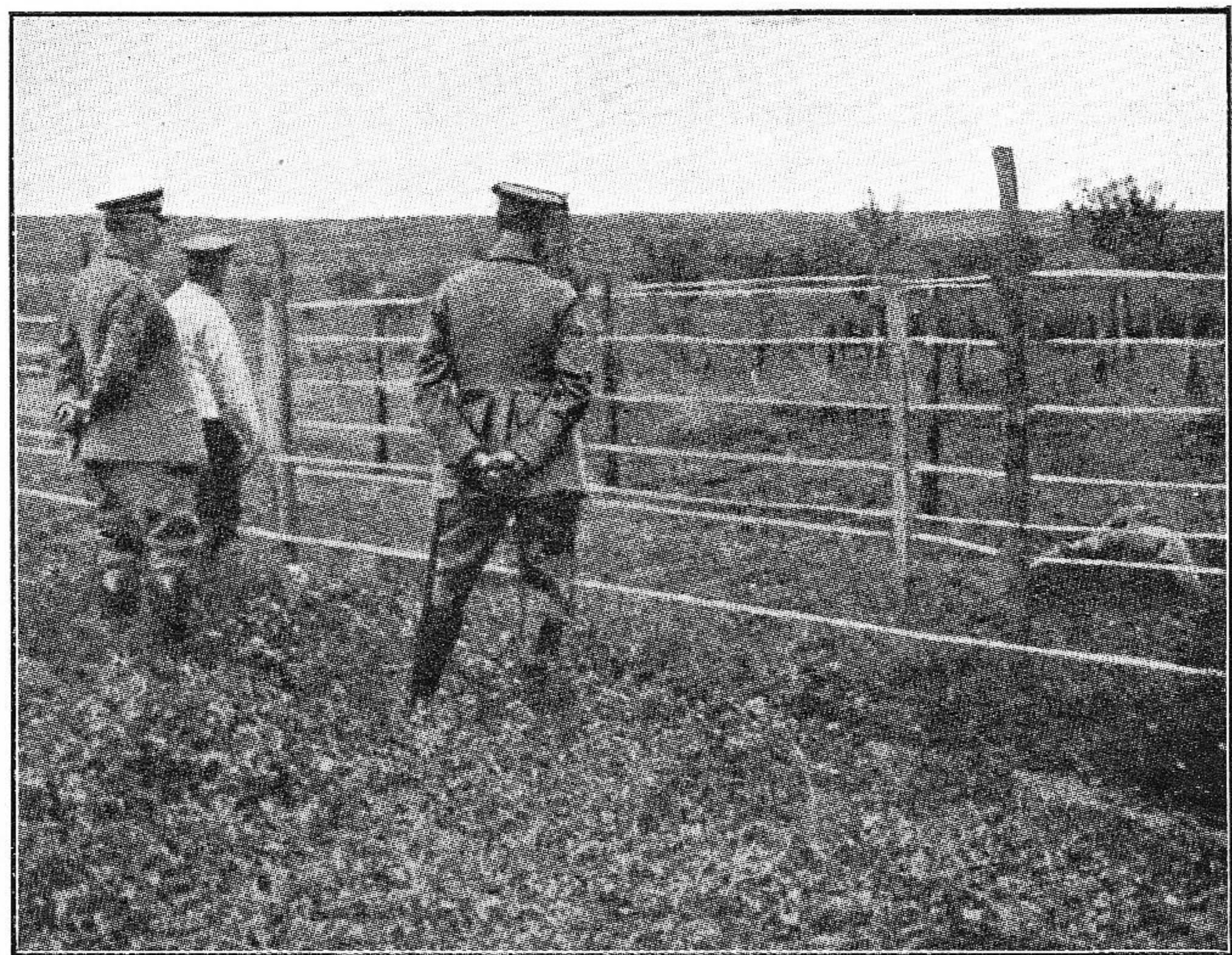
courageusement leur mépris à un professeur allemand que l'autorité germanique leur avait imposé et à un de ces activistes, traîtres à leur patrie, qui pactisaient avec l'ennemi.

MM. Jules de Thier et Olympe Gilbert (1) ont écrit un beau livre pour rappeler la résistance de Liège pendant l'occupation allemande. Les mêmes vertus, les mêmes héroïsmes se révélèrent dans cette ville aussi, disent ces deux écrivains : " Les rivalités s'étaient éteintes en présence du danger commun, les différences

de classes avaient presque disparu, tandis que la sympathie grandissait entre les citoyens. On échangeait des poignées de mains plus amicales, on s'abordait souvent sans se connaître comme si l'on eût fait partie d'une même famille, et il y avait dans les relations plus de bonté, de générosité et de dévouement. C'est dans ces moments-là que les premières œuvres de bienfaisance et de solidarité furent fondées par de généreux citoyens qui n'agis-

(1) *Liège pendant la grande guerre*, par Jules de Thier et Olympe Gilbert, 4 vol. Bénard, éditeur, Liège.

saient plus par vanité, par intérêt ou par esprit de parti, mais pour le bien de tous. La guerre, en soulevant le voile qui nous avait caché tant de vilaines choses, nous révélait aussi des qualités qui sommeillaient au fond des cœurs liégeois. "



A la frontière hollando-belge. — Un Belge électrocuté.

Ces lignes devaient être citées ici, car elles caractérisent l'esprit de toutes les villes belges, aussi bien flamandes que wallonnes. Cette solidarité dans le malheur commun, cette pitié pour les infortunes particulières s'augmentaient des sentiments de la grande détresse patriale.

Il nous reste maintenant à parler de nos martyrs; c'est sur leur héroïsme que nous voulons terminer cette évocation de nos souvenirs, assurément notre plus beau titre de gloire. Ils ne sont pas morts dans l'élan des combats, ils ont travaillé patiemment, dans l'ombre, souvent avec une adresse, avec une habileté qui nous seront toujours inconnues; ils étaient les auxiliaires de nos armées; les uns aidaient nos jeunes gens à traverser les frontières, les autres renseignaient nos armées sur les mouvements de l'ennemi. On a pu dire que si la forteresse de Verdun ne fut jamais prise, ce fut grâce à l'héroïsme français d'abord, héroïsme que nous ne songeons pas à diminuer, mais aussi pour une partie, grâce aux informations qui venaient de Belgique et qui instruisaient les généraux des renforts envoyés d'Allemagne. Je voudrais qu'on n'employât jamais à leur endroit le mot d'espionnage dont le sens nous déplaît à bon droit. Non, ils ne furent pas des espions, ces hommes et ces femmes courageux, qui, sur leur propre sol, se défendaient à leur manière, la bonne, la meilleure, puisqu'elle était ici la plus efficace, contre un ennemi déloyal qui avait envahi leur pays en foulant les droits les plus imprescriptibles de la justice et de l'humanité.

Ils savaient où ils allaient, ils ne pouvaient ignorer le sort qui les attendait et que, tôt ou tard, la délation ou la répétition des mêmes actes audacieux, sous la surveillance vigilante des Allemands, amènerait la découverte de leur activité. Ils firent quand même ce qu'ils estimaient le bien de la patrie. Et ils moururent à l'aube, ils tombèrent sous les balles ennemies après la torture des interrogatoires et d'un procès inique. Sans doute, les actes de ces hommes et de ces femmes ne furent pas pareils; il en est qui montrèrent plus d'initiative, plus d'habileté, plus d'endurance; il en est d'autres qui ne furent que les innocentes victimes d'une haine aveugle, mais nous devons les confondre dans la même admiration, pour leur foi

patriotique ou pour leur martyre. Leur œuvre fut féconde et leur mort même ne fut pas inutile. Les exécutions barbares de femmes excitèrent l'indignation du monde et réveillèrent le courage des soldats dans les tranchées. Car il est certain que toutes les arrestations arbitraires, principalement celles de ces femmes, eurent un retentissement au delà du front. Chaque jour des cen-



Miss CAVELL

taines de personnes étaient arrêtées sous l'inculpation de délit allemands. C'était un honneur de comparaître devant ce que les Allemands appelaient leur justice, parce que, le plus souvent, ils nous punissaient d'une action patriotique. Mais ces victimes de quelques semaines, de quelques mois d'emprisonnement, ou de la mort, avaient là-bas des fils ou des frères qui juraient de les venger.



Paysans condamnés à mort pour avoir donné des indications sur la marche de l'ennemi



Cellule de Gabrielle Petit à la prison de Saint-Gilles.

Toutes les villes belges, les villages mêmes, eurent leurs martyrs. On peut les compter par centaines, ceux qui succom-



GABRIELLE PETIT.

quelle femme admirable!" Et ce Philippe Baucq, qui avait accompli tous les actes héroïques dont s'honore un patriote, et tous les délits que punissaient les Allemands. Sa mort fut aussi un précieux exemple d'énergie et de fermeté. Lorsque, quelques jours après, un service funèbre fut célébré à la mémoire de Philippe Baucq dans la petite église de la rue Victor Hugo, une foule remplissait le temple et débordait sur la voie publique. L'affluence était si grande que les tramways durent suspendre

<p>†</p> <p>A LA PIEUSE MÉMOIRE</p> <p>DE</p> <p>PHILLIPPE BAUCQ</p> <p>ASSASSINÉ</p> <p>PAR LES TEUTONS</p> <p>Le 12 octobre 1915</p>	<p>Exaspérés de sentir s'approcher l'heure de la reddition des comptes les Allemands se sont vengés par l'assassinat et la calomnie</p> <p>Ils ont condamné BAUCQ comme complice d'espionnage, alors qu'ils SAVAIENT qu'il n'était pas coupable de ce fait, et qu'il était d'un désintéressement absolu.</p> <p>Le martyr est mort en pardonnant à ses juges et à ses bourreaux</p> <p>Imitons le dans son dévouement à la patrie</p> <p>Et abandonnons le châtimeut des criminels à la justice divine. Elle saura bien les atteindre</p>
---	--

In memoriam de Philippe Baucq, distribué en dépit de la censure.

bèrent ainsi pour le prétendu crime d'avoir trop aimé la Belgique.

Que leurs noms restent toujours gravés dans nos mémoires. Celui de Gabrielle Petit, cette sainte de notre martyrologe patriotique, est un des plus beaux. Sa mort fut aussi belle que sa vie. En tombant sous les balles, elle affirmait encore sa foi dans la victoire de notre cause, et rien n'avait pu faire céder ce caractère qui s'égalait aux plus nobles, dont l'histoire nous garde le souvenir. Et ce Ferdinand Lenoir, ce Gantois employé aux chemins de fer de l'Etat qui adressait régulièrement des rapports au gouvernement belge sur la marche des trains allemands et qui, condamné à mort, disait à ses juges : " Ce que j'ai fait, je suis prêt à le recommencer, et je n'ai qu'un seul regret, celui de n'avoir pu faire plus. " Et cette famille des Grandprez, de Stavelot, dont le poète Adolphe Hardy a retracé la vie et la mort émouvante, ces deux hommes et cette femme, dont l'action fut si utile, — et qui conservèrent jusqu'au poteau d'exécution leur énergie, au point que l'aumônier militaire ne put s'empêcher de s'écrier, en voyant leurs corps s'effondrer sous les balles : " Quels hommes! et cette fille,



Funérailles de FRANZ MERJAY, héros civil.

leur service; le public suivait par la porte ouverte les chants de l'office divin; lorsque celui-ci fut terminé, la voix vibrante d'un artiste de la Monnaie entonna la *Brabançonne* et *Vers l'Avenir*, et le chœur des assistants reprit avec ferveur les chants nationaux, proscrits par l'Allemagne. Les soldats du Kaiser ne parurent pas; mais leur arrivée n'eût pas interrompu ces cantiques sacrés que des Belges chantaient dans toute la ferveur et dans tout l'enthousiasme de leurs cœurs pleins d'espoir.

Encore une fois, comme aux premiers temps du christianisme, la semence des martyrs était féconde. *Sanguis martyrum!*

Ces hommes et ces femmes qui, nous le répétons, moururent par centaines, inscrivent peut-être les plus belles pages de notre héroïsme.

A leurs noms si nombreux, il faudrait ajouter ceux qui, sans condamnation, moururent dans les prisons des suites de mauvais

traitements, et pourquoi pas aussi tous ces enfants, tous ces vieillards, victimes non seulement de la barbarie allemande, mais de la mauvaise alimentation et des tourments moraux, et qui succombèrent dans l'ombre et sans plaintes.

" N'oublions jamais nos héros et nos martyrs "; que cette phrase, choisie par la *Ligue Nationale du Souvenir*, pour sa devise, reste gravée dans nos esprits. Ces héros et ces martyrs ont donné à la Belgique une gloire impérissable, et la lumière de cette gloire est tellement éblouissante qu'elle rejette dans l'ombre les lâchetés de quelques Belges, inconscients de leurs devoirs, minorité impuissante dans le chœur immense qui s'élevait pour chanter, comme les Juifs sur les rives des fleuves de Babylone, la douleur de la patrie asservie.

Arthur DE RUDDER.



Tombes des martyrs civils tombés au champ d'honneur et inhumés au Tir National près de l'endroit où ils ont été fusillés.